

HISTOMAG'44

Premier mensuel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N° 48
Octobre 2007



1940 : OU ETAIENT LES COCARDES BELGES ?



Les Waffen SS : interview de Jean Luc Leleu

Mai 1940 : la débandade ?

L'agression de la Pologne

Canadiens en Italie

La balistique, théorie et pratique





L'HISTOMAG'44 est réalisé par le FORUM LE MONDE EN GUERRE

Numéro 48
Octobre 2007

<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2/>

HISTOMAG'44

Rédacteur en chef

Stéphane DELOGU

Choix des articles et correction

Daniel Laurent

Rédacteurs permanents

Eric GIGUERE

Prosper VANDENBROUCKE

Daniel LAURENT

Philippe MASSE

Chef de développement

Alain LELARD

alainlelard@hotmail.fr

Propositions d'articles

daniel_h_laurent@hotmail.com

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



Ligne de Front



Axe et alliés



Batterie de Merville

PARTENAIRES WEB



Forum Livres de Guerre



Histoquiz



Dowpanzer

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



SOMMAIRE

AUTEURS PROSPER VANDENBROUCKE, DANIEL LAURENT, ERIC GIGUÈRE, STÉPHANE DELOGU, CYRIL GIRAUD, PIERRE LUCE

PAGE 3 : EDITO

PAGE 5 : LIVRES ET MULTIMEDIA : INTERVIEW DE JEAN LUC LELEU

PAGE 6 : TOUR D'HORIZON

PAGE 7 : MAI 1940 : LA DEBANDADE ?

PAGE 22 : CANADIENS EN ITALIE : LA SICILE (1)

PAGE 27 : OU ÉTAIENT LES COCARDES BELGES ?

PAGE 38 : PETITE HISTOIRE DE LA BALISTIQUE

PAGE 45 : 1939 AGRESSION DE LA POLOGNE
PHILIPPE THELLIER



C'était le 23 juillet 2006. Robert, que tout le monde ici connaissait sous le pseudo de Blackdeath est parti alors qu'une moitié de la France se la coulait douce alors que l'autre tournait au ralenti. Il faisait beau et chaud, le temps ne se prêtait pas à ce genre de facétie, si encore c'était vers la Toussaint on aurait compris ; en juillet, on en veut à la terre entière, allez savoir pourquoi. La tradition voudrait qu'on s'en souvienne tous les ans ou tous les dix ans. Par exemple, le jour de cette satanée Toussaint où tout le monde bien pensant y va de son petit pot de fleur, satisfait de s'être plié à une tradition ; les autres jours, il est permis de s'en affranchir. Pourtant, il est des jours où Robert nous manque, pas forcément à date fixée par le protocole. Aujourd'hui n'est pas la date anniversaire du jour où il est parti vers d'autres horizons, aujourd'hui ne représente rien, sauf que Robert nous manque, que nous pensons toujours à lui et que ce n'est pas une date anniversaire. Les êtres importants laissent un vide que la Toussaint ne suffit pas à combler ; on pense souvent à ce qu'ils étaient, à ce qu'ils apportaient. On s'en souvient même les jours où il est permis de ne pas le faire. La morale voudrait qu'on célèbre cette perte de manière solennelle, avec le nœud pap' de rigueur et le bouquet de chrysanthèmes à la main, parce que la voisine va se fendre de son petit ragot si elle ne vous voit pas partir au cimetière avec la trombine de circonstance et ce le même jour qu'elle. On se fiche de ce que la voisine peut penser où dire, d'ailleurs peut être qu'à la Toussaint on ne fera strictement rien. Parce que tout bêtement, le jour où quelqu'un vous manque ne répond à aucune norme. Il vous manque et c'est assez pour justifier qu'on ait envie d'y penser. Georges Roty nous a quittés peu après alors qu'il avait droit à une retraite heureuse, partagée entre la pêche et l'histoire, deux loisirs qui conduisent à méditer sur une foule de choses. Lui aussi était l'un des sages du forum, toujours prompt à aider les plus jeunes dans leurs recherches, un homme discret, paisible et tout aussi efficace. Ainsi va toute communauté, partagée entre plaisir d'échanger et tristesse de voir son patrimoine humain s'effiloche au fil des années. De manière positive, c'est aussi la preuve intangible que notre forum n'est pas limité à un espace virtuel : il vit, grandit, évolue, mûrit. C'est le propre d'un lieu de rencontres à visage humain, avec ses petits bonheurs et ses drames.

Le 11 septembre, date de funeste mémoire, une bombe a explosé par l'entremise d'un article du quotidien Ouest France. Crisbecq et sa batterie auraient servi de poste avancé à un groupe de reconstitution aux idées un tantinet ambiguës répondant au nom de « Vent d'Europe », clin d'œil probable à une vocation communautaire. C'est tout au moins l'analyse qui vient à l'esprit en premier lieu. On a suivi le mouvement et comme tout le monde, on a fait la queue pour visiter le blog montré du doigt. Avant un spectaculaire ravalement, assez rapide d'ailleurs, on est tombés sur quelques bricoles qui auraient fait tomber la cousine Louise à la renverse, elle qu'un bruit de bottes cloutées fait sursauter. Hormis le fait que les membres de cette sympathique association avouent un penchant pour les forces de l'axe et surtout celles situées au centre de l'axe, on a remarqué une sincère compassion pour les glorieux combattants de la Division Charlemagne, qui ne voulaient que le bonheur de l'Europe nouvelle en débarrassant les territoires de l'est de ses hordes Bolcheviques. Sauf que, si vous nous le permettez, cette croisade a été entreprise pour la cause d'un régime que l'on ne présente plus, à l'origine d'une guerre aux 60 millions de victimes et d'un génocide à échelle industrielle. Que les courageux soldats de la Charlemagne soient allés jusqu'au bout de leurs convictions en défendant hardiment le mobil home enseveli de l'oncle Adolf ne nous arrache pas davantage de larmes d'émotion. C'est certainement parce que nous manquons de cœur, alors que ces braves jeunes gens officiaient pour une cause qui ne souhaitait que le bonheur d'une Europe nouvelle débarrassée de sa juiverie, de ses homosexuels, de ses opposants, des handicapés de tout poil et de quelques autres qui obstruaient son horizon. Que les membres de Vent d'Europe aient pu adhérer à ce régime nauséabond aux relents de fumier constitue un pas que nous ne franchissons pas faute de preuves tangibles. En revanche le prosélytisme que nous n'avons pas manqué de remarquer nous laisse tout de même un léger sentiment de malaise. Peut être que la communication n'a pas été assez explicite et qu'on s'est permis des supputations osées par manque de clarté d'ensemble ; c'est ce qu'on va dire. Le site de Crisbecq se trouve donc sous les feux de la rampe et son conservateur jure qu'on ne l'y reprendra plus ainsi, comprenez à l'insu de son plein gré. Nous nous réjouissons de cette prise de conscience, certes tardive, qui ne peut que redonner une certaine crédibilité à une batterie dont la qualité en fait un pôle majeur de l'espace historique de Normandie. Sans vouloir remuer le couteau dans la plaie, il nous semble bien qu'on avait tiré la sonnette d'alarme il y a quelque temps de cela, c'était en juin 2005. A l'époque, nous nous étions demandés ce que pouvait bien faire en ces lieux un reconstituteur de la LVF, qui selon nos sources, se trouvait un peu plus à l'Est, par exemple en Ukraine. L'affaire avait fait grand bruit. On nous avait même quelque peu reproché d'avoir une dent contre la reconstitution en général et la reconstitution allemande en particulier.

On pourra toujours réitérer ce reproche aujourd'hui, puisque nous y sommes toujours aussi allergiques. A ceux qui nous accuseront de manque d'ouverture d'esprit, nous répondrons qu'après tout on vit dans un régime démocratique et qu'on est en droit de ne pas aimer, sans obligation d'y apporter une justification. Cette sombre histoire de reconstituteurs en feldgrau risque pourtant d'être lourde de conséquences sur l'avenir. A travers ce fait divers, c'est tout ce petit monde qui est ébranlé et qui serait bien inspiré de se livrer non seulement à des réformes en profondeur mais plus encore à un examen de conscience. De notre côté, nous allons en profiter pour remettre certaines valeurs à leur place. Nous ne sommes en rien opposés à la reconstitution à partir du moment où elle est intégrée à un spectacle, que sa démarche est pédagogique et qu'elle se limite à son rôle d'atelier d'histoire à ciel ouvert. Parée de ces atours, la reconstitution est même un sacré atout pour faire aimer l'histoire aux plus jeunes d'entre nous. A l'opposé, et nous pensons que le tsunami qui vient de la frapper en est la preuve, elle connaît depuis quelques années une dérive qui l'a progressivement entraînée vers une perte constante de crédibilité et l'a surtout conduite vers une planche savonneuse sur laquelle elle nous paraît assez bien engagée. Les cérémonies aux monuments aux morts d'y il a quelques années et les défilés de véhicules ont aujourd'hui laissé la place à une communauté où l'on veut faire comme les grands, tendre des embuscades, bouffer des rations de combat, s'engoncer dans des Fox holes, en résumé faire comme les vrais, avec les morts et les blessés en moins. Cette reconstitution là nous laisse de marbre : ce n'est plus de la reconstitution mais de la démonstration paramilitaire, un maelstrom malsain de militarisme déplacé, de nostalgie à mauvais escient, de velléités guerrières sans le risque d'y laisser sa peau. Les commémorations du Débarquement sont l'occasion de fêter le retour à la liberté, en se rassemblant autour du dernier carré de vétérans : voilà ce qu'on célèbre tous les ans en Normandie. Qu'on veuille nous faire croire que le public apprécie le spectacle de gugusses harnachés se poursuivant dans les rues en rafalant à qui mieux mieux est une gigantesque escroquerie intellectuelle : le public n'apprécie pas ce genre de démonstration, pas plus que les vétérans, les élus et tous les décideurs locaux, qui voient l'occasion en l'affaire en cours de resserrer les boulons. Longtemps, le petit monde de la reconstitution s'est auto congratulé, tout en étant conscient qu'il était urgent d'agir en réponse aux dérives de plus en plus nombreuses. Ce que l'on appelle la politique de l'autruche. A ce jeu là, on court à la catastrophe et c'est précisément ce qui est en train de se passer.

La reconstitution n'est pas morte, mais elle va devoir se donner un visage un peu plus sain, ce dont elle ne peut tirer qu'un bénéfice. Nous serons les premiers défenseurs des reenactors le jour où ils auront retrouvé leur fondamentaux, c'est-à-dire ceux construits autour de l'évocation historique faite dans un souci pédagogique. A l'opposé, nous restons convaincus que l'émergence actuelle n'est pas viable. On n'a pas besoin de se les cailler dans un trou de combat pour savoir qu'on dort mieux dans un lit tout comme un steak frites passe mieux qu'une boîte de corned beef. Il n'est pas davantage nécessaire d'endosser le costume de la Charlemagne frappé des runes pour avoir envie de gerber : une bonne gastroentérite suffit. Si de surcroît, on motive un accoutrement pareil par une saine attirance pour le devoir de mémoire, on y perd notre latin. Au nom de quelle mémoire agit-on dans ce cas, affublé des runes et de la totenkopf ? Devoir de mémoire, que d'aberrations ne commet on pas en ton nom. Il est au moins une chose qu'on ne pourra jamais nous enlever : notre ligne de conduite n'a pas bougé d'un iota, nous sommes toujours aussi fermement opposé à la reconstitution allemande hormis certaines productions culturelles que la loi autorise par ailleurs. Entendre dire « *qu'il faut bien des gars dans le camp d'en face pour que ça fasse plus vrai* » est un non sens et une hérésie, une offense au respect, comme si se frictionner était devenu un point de passage obligé. Non, le public n'a pas envie d'entendre le bruit des bottes cloutées et encore moins de voir déambuler ceux qui les portent : suffit de regarder dans le rétroviseur pour comprendre pourquoi. Prétendre le contraire n'est que donner une justification boiteuse à ceux qui s'en délectent et pratiquent ce sport douteux et d'un nouveau genre : la balade paramilitaire sous couvert de devoir de mémoire. Si nous suivons cet ordre idée selon lequel il est normal de représenter tous les belligérants, on objectera qu'il manque encore quelques cordes à cet arc : la Gestapo, la Milice, la Brigade Rona, la Totenkopfverbände gardienne des camps, la Brigade Dirlewanger et quelques autres unités de belle réputation. Soyons sérieux et décents : il est parfaitement immoral de représenter une unité de la Waffen SS, qu'elle fût française ou Australo-Papouasienne, on pourra y opposer tout ce que la prose compte de formules préfabriquées à deux sous la portion, rien n'y fera. C'est immoral, honteux et provocateur. Souvenez vous, amis reconstituteurs : si on vous avait dit il y a dix ans que des groupes en tenue feldgrau feraient leur apparition dans votre microcosme, qu'auriez vous dit ? on imagine de là votre mine déconfite et scandalisée. Pourtant, au fil des années, vous avez laissé cette tendance s'installer, vous l'avez laissée prendre pied dans votre petit monde, vous l'avez même favorisée en félicitant ses membres pour la qualité de leurs prestations. Petit à petit, vous avez laissé le loup entrer dans la bergerie. Ca ne vous rappelle rien ce scénario ? Faut il donc que l'histoire se répète de nouveau ? Nous rétorquer qu'il ne s'agit que de reconstitution ne nous convertira pas davantage : pensez vous réellement qu'un reenactor de l'US Airborne soit anti américain ? Bien sûr que non, et c'est logique. A l'inverse, vous dites ne pas être convaincu qu'un reconstituteur en feldgrau ne puisse pas nourrir un petit soupçon de nostalgie malsaine. C'est là où le bât blesse et où point l'incohérence. Fermer les yeux permet d'acheter la paix sociale, nous vous l'accorderons ; c'est aussi ce que pensait le peuple allemand et nous savons tous ce qui a suivi. Peut être pensez vous que nous faisons tout un fromage d'un quart de portion de calendos, mais il nous est avis qu'à ce train là, l'escalade risque d'atteindre un point de non retour à côté desquels les débordements constatés actuellement sont de la roupie de sansonnet.

On ne souhaite pas en venir là tant nous aimons la reconstitution dans son rôle de cours d'histoire vivante. Ou si vous préférez, nous aimerions la revoir telle qu'elle était il n'y a pas si longtemps que ça. Vous remarquerez que dans votre mag d'octobre, tous les belligérants sont représentés, preuve que l'histoire peut tout aborder, parce que la connaissance ne tolère ni de frontières ni de récits de complaisance. Le petit monde de la reconstitution ne semble pas avoir assimilé cette nuance : on peut écrire l'histoire, on peut la lire, mais on ne joue pas avec la symbolique d'un uniforme à plus forte raison lorsqu'elle évoque une symbolique criminelle. Finalement, ce remue ménage devrait remettre de l'ordre dans la baraque, inviter les conservateurs de site à plus d'intransigeance et inciter quelques webmasters à plus de retenue dans leurs envolées lyriques. Quant aux communes, elles devront choisir entre la chèvre et le chou : soit rester fermes et garder la maîtrise de ce qu'elle tolèrent, soit profiter du pouvoir d'achat des reconstituteurs et fermer les yeux. Pas facile de concilier les deux, parce que justement les deux concepts sont opposés. On ne peut prétendre adhérer à une opération « mains propres » et rester scotché aux chiffres d'affaires des boutiques du patelin. Le problème est donc beaucoup plus subtil que ce que nous avons lu et entendu. Les reconstituteurs vont devoir eux aussi faire preuve de fermeté s'ils veulent survivre entre les cohortes de « Bands of Brothers » dont la culture se limite à la Easy Company et les Feldgrau qui ont du mal à comprendre que la tendance puisse choquer. De manière comparative, on se demande même si les adeptes du vert-de-gris ne sont pas plus respectueux au final. On ne rentre pas acheter une baguette de pain les armes à la main, on ne salue pas les vétérans si l'on n'est pas soi-même militaire, on ne déambule pas dans les rues d'un bled avec trois grammes dans chaque porte chargeur... Tout cela, nous l'avons vu en direct-live. Et ceux qui se laissaient aller à ces comportements suicidaires pour la profession n'étaient pas habillés en teutons. Irrespectueux et hypocrites : le fameux site de la non moins fameuse entité « Vent d'Europe » était connu de pas mal d'entre nous. Qui a protesté ? Qui a osé dire que ce site dépassait le simple contexte de la reconstitution ? Comptez vous. Tous ceux qui ont vu ont tourné la tête, même si le contenu de ce site puait la réclame à la mode Goebbels. Peut être que dans le lot, quelques uns n'ont pas flairé le coup foireux par manque de culture historique. Ca fait pourtant partie du boulot d'un reenactor que de posséder un minimum de connaissances et pas seulement sur la bio du major Winters ; la culture empêche la manipulation et l'obscurantisme.

L'affaire « Vent d'Europe » doit être soigneusement analysée et en profondeur de préférence. Elle est le constat d'un échec collectif qui tire sa substance d'une dérive progressive, de l'éloignement vis-à-vis de valeurs fondamentales, du glissement d'une démarche ludique et pédagogique à celle de velléités guerrières dont on se demande ce qu'elles viennent faire là. Vent d'Europe a annoncé sa dissolution en s'excusant à demi mots de l'ambiguïté entretenue bien involontairement. Cette salutaire initiative ne nous fait pas grimper aux rideaux : on vous fiche notre billet qu'ils sont partis se mettre au vert pour renaître ailleurs et sous un autre patronyme pour servir de toute façon la même cause et de manière toute aussi involontaire. Sauf qu'on sera une palanquée à les attendre au coin du bois. Non pas avec un calibre douze, mais avec une plume bien affûtée. Au milieu de ce beau tableau, il existe heureusement des associations de types sérieux, honnêtes et respectueux. C'est à eux qu'incombe maintenant la tâche de redonner un peu de crédibilité à un ensemble qui boîte. Il y a pain sur la planche, mais la survie de la reconstitution en dépend. Au-delà de la seule nébuleuse des reconstituteurs. Visiblement, Vent d'Europe a roulé dans la farine plus d'un quidam à l'insu de son plein gré, ce qui n'est pas le côté le moins croquignolet du feuilleton. A moins que nous n'ayons la berlue, il nous a semblé avec la future ex-défunte association, ait quand même été intégrée à des défilés commémoratifs ; manque de bol, ce n'était pas à Crisbecq. Et si nous profitons de la substance du dossier « Vent d'Europe » pour remettre le paysage bien à plat : Pas de feldgrau hors spectacle et scénographie, plus de « BoB » mitrailleuse au poing dans les bistrotts, plus d'attrape touristes, plus de relents de merguez à côté des commémos. Un truc lissé et respectueux si vous préférez ; tout le monde y trouverait son compte.

L'histomag, loin de tout ce fatras, poursuit sa progression avec de nouveaux partenaires, dont le musée de la Batterie de Merville et le magazine « Ligne de Front » deux institutions connues et reconnues. Le travail de toute une équipe commence donc à porter ses fruits, à tel point que les auteurs désireux de se joindre à nous dans l'aventure se bousculent au portillon : nos sommaires sont bouclés jusqu'à la fin de l'année, ce qui correspond à la réserve prévisionnelle d'un magazine professionnel. Pourtant, on vous rassure sur ce point, l'Histomag restera gratuit, élaboré avec passion par des bénévoles. Sa seule ambition est devenir à terme le tremplin des futurs talents, qui sait-on jamais, intéresseront un jour d'autres éditeurs de meilleure renommée. Un genre de centre de formation historique et littéraire où les plus ferrés s'emploieraient à guider les plus jeunes. Notre idée est elle viable ? Oui, parce que nous y croyons dur comme fer et que la renommée croissante de l'Histomag est le meilleur des baromètres. Pour être crédible, il n'est donc indispensable d'être costumé. Il suffit de mettre du cœur à l'ouvrage, de se retrousser les manches et de ne pas dévier de la ligne de conduite de tout historien, faite d'honnêteté intellectuelle et de respect de son sujet. En somme, tout ce qui manquait à ceux qui viennent de se rétamé en piqué en plein ciel Normand. Nous ne verserons par une larme sur la carcasse fumante de leur appareil teuton déglingué par la DCA. Bonne lecture et au mois prochain.

LIVRES ET MULTIMÉDIA



LA WAFFEN SS, SOLDATS POLITIQUES EN GUERRE de JEAN LUC LELEU

Avec son nouvel ouvrage « *La Waffen SS, soldats politiques en guerre* », **Jean Luc Leleu** apporte un éclairage nouveau sur l'histoire de l'ordre noir. Jusqu'à présent, la littérature pourtant prolifique sur ce thème abordait essentiellement l'histoire militaire de l'Armée mise sur pieds par Himmler. L'auteur considère cette histoire sous un angle totalement différent et s'attache essentiellement à présenter une anthologie politique de la Waffen SS. L'ouvrage de Jean Luc Leleu est l'un des événements majeurs de l'édition historique 2007 : L'Histomag est allé à sa rencontre et vous propose une interview de l'un des auteurs les plus en vue à l'heure actuelle.

Propos recueillis par Stéphane Delogu

HM'44 *En réalisant cette monumentale anthologie de l'histoire politique de la Waffen-SS, quelles furent vos motivations, sachant que la littérature sur ce thème fut très conséquente au cours de ces vingt dernières années ?*

Jean Luc Leleu : La littérature sur ce thème fut certes conséquente, mais la plupart des ouvrages consacrés à la Waffen-SS se sont bornés à faire le récit de ses opérations militaires, sans même parler des ouvrages plus « commerciaux » dont le texte a souvent servi de prétexte à la publication de clichés de propagande de l'époque. Or, là n'est pas l'essentiel. C'est ce que j'ai voulu démontrer à travers cette étude qui analyse la place des unités SS au sein des forces armées allemandes d'une part, et d'autre part le rôle que Himmler et Hitler leur ont politiquement et idéologiquement fait jouer.

HM'44 *Ne pensez-vous pas qu'en créant une force parallèle, Hitler a pu précipiter la défaite du III^e Reich en dédoublant la hiérarchie militaire, provoquant ainsi une lourdeur de réaction face à des situations délicates (ex : bataille de Normandie)*

Jean Luc Leleu : Non, je ne le pense pas. Même si l'existence de la Waffen-SS a, *in fine*, plutôt nuit à l'effort de guerre allemand, la défaite militaire du III^e Reich s'explique d'abord et avant tout par les rapports de force entre les puissances alliées et celles de l'Axe. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que la Wehrmacht était elle-même une organisation militaire qui avait ses propres failles. Ainsi, il n'existait pas un commandement centralisé par théâtres d'opérations.

HM'44 *En quoi le profil des divisions de la Waffen-SS a-t-il fondamentalement évolué à partir du milieu de l'année 1943 ?*

Jean Luc Leleu L'inadéquation entre la ressource humaine disponible au sein du Reich et la politique de Himmler visant à accroître considérablement le nombre de ses divisions a conduit la direction SS à modifier son recrutement à partir de 1943. Aussi a-t-elle dû ouvrir ses rangs à des peuples que son idéologie raciste l'avait jusqu'alors conduite à rejeter : Baltes, Bosniaques, Wallons, Français, Russes etc. Une autre évolution est déjà perceptible dès 1941, lorsque la SS avait changé sa propagande de recrutement : les candidats n'étaient plus seulement motivés par des raisons politiques, mais par l'idée de rejoindre une organisation présentée comme une élite militaire.

HM'44 *En recrutant des hommes d'origine non aryenne (division Handschar, division Skanderbeg, division Galizien, etc...) Himmler s'est mis en contradiction avec la philosophie nationale-socialiste. Comment Hitler analysait-il cette situation ?*

Jean Luc Leleu Soyons clair : il s'agissait d'une mesure de pis-aller destinée à parer la menace. En d'autres termes, ces hommes étaient de la chair à canon pour le régime.

HM'44 *La réputation souvent surfaite de certaines unités, et surtout la complaisance intellectuelle de Goebbels, ne fut-elle pas préjudiciable à une prise en compte de la réalité militaire après Stalingrad ?*

Jean Luc Leleu Chargé de « vendre la guerre » au peuple allemand et de maintenir son moral, la fonction de Goebbels n'était pas d'apprécier la réalité militaire. Par contre, l'illusion longtemps nourrie par Hitler de disposer, avec la Waffen-SS, d'un corps d'élite susceptible de remporter la décision sur tous les champs de bataille n'a pas manqué de se heurter à la réalité.

HM'44 *Quelles différences fondamentales existe-t-il selon vous entre Himmler et Röhm ?*

Jean Luc Leleu Si vous pensez à leurs projets visant à imposer leur organisation respective (SA et SS) à l'Armée, ils n'étaient finalement pas si éloignés. Röhm voulait toutefois absorber l'Armée, tandis que Himmler souhaitait plutôt de son côté imposer à elle sa Waffen-SS comme modèle – ce qu'il est plus ou moins parvenu à faire à la fin du conflit. Par contre, les deux hommes ont divergé par la méthode. La tentative frontale de l'un en temps de paix à entraîner sa perte. L'approche plus pragmatique de l'autre dans les conditions du temps de guerre lui a permis d'engranger des succès en qualifiant son organisation armée sur le plan professionnel.

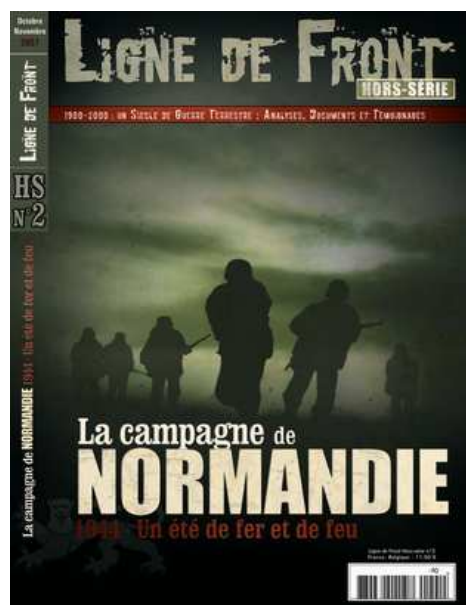
HM'44 *La création d'un corps militaire et politique aussi puissant que la Waffen-SS ne représentait-il pas un risque de voir apparaître pour Hitler une menace telle qu'il l'a ressentie précédemment à l'égard de la S.A ?*

Jean Luc Leleu Bien sûr, c'est pourquoi Hitler a seulement autorisé le développement militaire de la SS lorsque l'institution militaire allemande – la Wehrmacht – n'a plus répondu à ses attentes. Reste que dans un régime oligarchique tel que le III^e Reich, Hitler a toujours su organiser la concurrence entre ses principaux collaborateurs, de sorte qu'aucun d'eux – fût-ce Himmler – a toujours vu son influence contrebalancée par d'autres (Bormann, Goebbels etc.) jusqu'aux dernières semaines du conflit.

HM'44 *Malgré une information abondante et la condamnation de la SS au tribunal de Nuremberg, on constate aujourd'hui un certain courant de sympathie, voire de fascination, vis-à-vis de l'Ordre noir. Comment analysez-vous cet état de fait ou bien, au contraire, pensez-vous que cela ne correspond pas une réalité factuelle ?*

Jean Luc Leleu Malheureusement, nous sommes effectivement obligés de constater, parmi une frange de la population, une fascination parfois malsaine pour les forces armées du III^e Reich en général, et la Waffen-SS en particulier, souvent sous prétexte de ne les considérer que sous l'angle strictement militaire, en évacuant l'idéologie présente dans leurs rangs. Plus largement, il existe une réelle curiosité du public pour comprendre les mécanismes qui ont conduit certains de ces hommes à commettre les pires crimes de l'Histoire, tant ce phénomène paraît incompréhensible. De ce point de vue, j'espère que mon ouvrage permettra de faire tomber quelques mythes aux yeux des uns, et qu'il contribuera à répondre aux questions des autres.

HORS SERIE LIGNE DE FRONT N°02



C'est en avant première que nous avons le plaisir de vous annoncer le nouveau hors série **LIGNE DE FRONT** entièrement consacré à la Bataille de Normandie. Le contenu proposera en particulier une étude inédite de Stéphane Lamache sur la coopération tumultueuse entre les soldats Américains et les Cherbourgeois libérés. Plusieurs articles « de terrain » viendront également agrémente un ensemble qui ne manquera pas de volume, tels un large dossier abordant l'histoire des Fusiliers Mont Royal en Normandie, les combats de la poche de Chambois relatés par Stéphane Jonot, directeur du musée mémorial de Montormel ou bien encore le 3^{ème} Fjg issu de la plume de Christophe Prime. Pour ce second hors série, **LIGNE DE FRONT** a fait appel à des auteurs spécialisés sur le thème très riche de la Bataille de Normandie.

A paraître le 10 octobre en kiosque



Aujourd'hui, le devoir de mémoire est difficile, la nouvelle génération a du mal à se souvenir de son passé. Manque d'implication ? Manque d'explication ?

Proust Jordan, étudiant en Licence d'Histoire, a décidé de créer une association afin de perpétuer la mémoire de ces hommes qui ont combattus pour que la liberté et la paix soient plus qu'un souvenir

A l'origine avec une bande de copains sur un forum [militaria](http://passionmilitaria.conceptforum.net/)

<http://passionmilitaria.conceptforum.net/>

Jordan a donc décidé de mettre toutes ses forces, son temps et son savoir dans la réalisation de son projet. Démarrée en Juin 2007, cette toute nouvelle association regroupe déjà une dizaine de membres, dont certains prestigieux (Benoît Lemay, Historien ou Mr Dargols, Vétéran de la WWII).

L'association a pour projet de « perpétuer la mémoire des anciens combattants quelle que soit leur nationalité ; d'organiser des rencontres entre passionnés (bourse, foire ou autre) ; remettre en état les lieux de souvenirs délaissés (Tombes, Stèles) et la création d'une base de données du souvenir des anciens

**COMMUNIQUE DE CLAUDE LASSNER,
NIECE DE CLAUDE DIAMANT BERGER
(Cadet de la France Libre)**

J'ai le plaisir de vous annoncer d'une part la prochaine édition de "**JE SUIS UN ARBRE DÉVORÉ D'IMAGES**" de Jean-Claude Diamant-Berger et d'autre part de la plaque commémorative au nom de mon oncle Jean-Claude Diamant-Berger, poète et Cadet de la France Libre.

combattants. » Alors n'hésitez plus, rejoignez les !



Jordan Proust est membre du forum et plus connu sous le pseudo de Mansteinpearl

Contact :

proustjordan@hotmail.fr (Président) ou au 06-64-98-61-16

lyndald@hotmail.fr (Secrétaire)

Ou par courrier à :

**Mémoire et Passion
40 Rue de l'Activité
72100 Le Mans**

L'inauguration par la Mairie de Paris aura lieu le lundi 22 octobre à 15 h30 au 288 rue Saint Jacques Paris 5e.

Meilleures salutations.

Claudine LASSNER

Jean Claude Diamant Berger est tombé au combat en Normandie en juillet 1944. Il est enterré au cimetière de Ranville (Calvados)

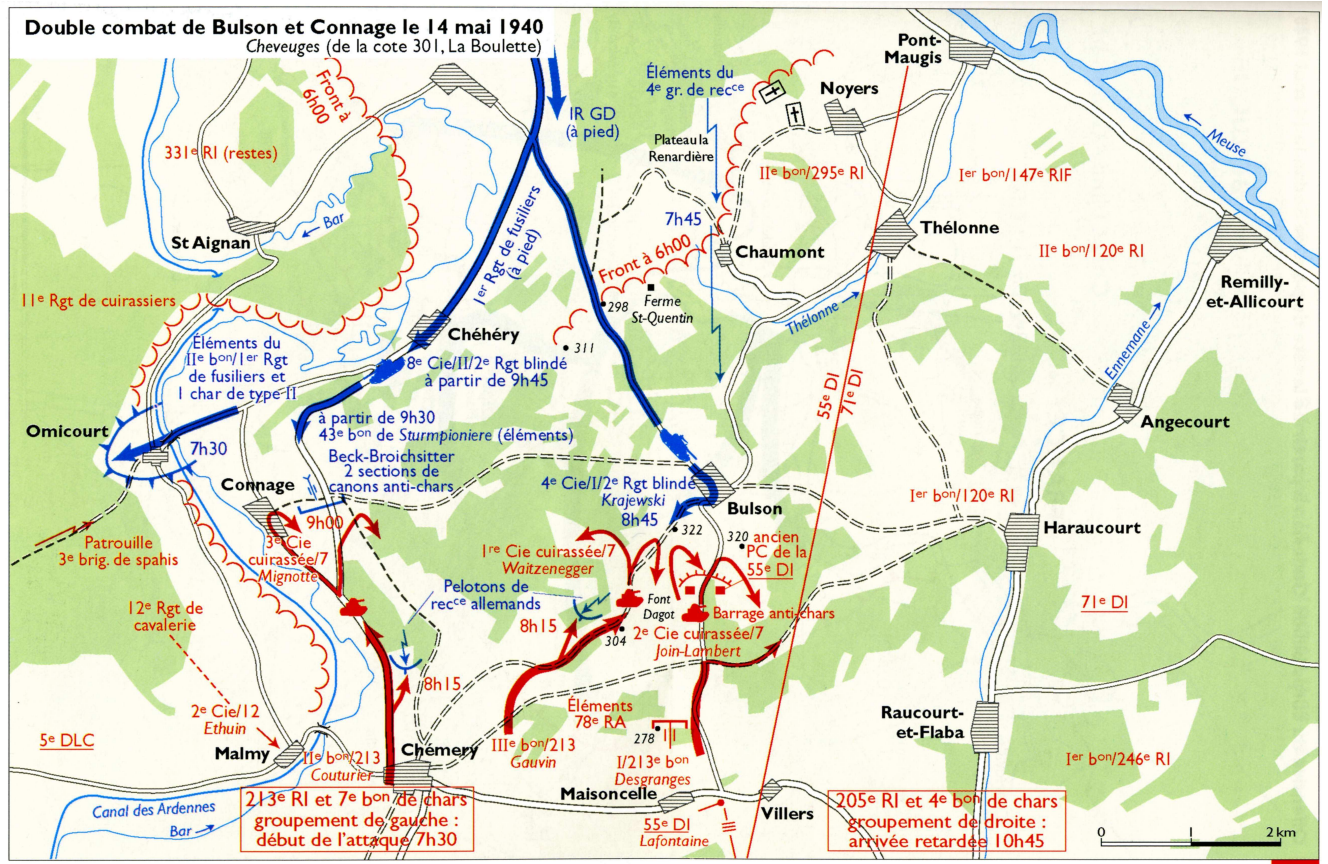


Parmi les nombreux clichés au sujet de la Seconde Guerre Mondiale qui polluent les forums historiques, voire certains ouvrages de gens pourtant compétents par ailleurs, celui des «débandades» de l'Armée Française en mai et juin 1940 est l'un des plus pesants. F.D. Roosevelt lui-même ayant rendu hommage, dans une lettre adressée le 10 juin au gouvernement français, à la très bonne tenue de nos armées sur la Somme au début du mois, ces critiques quant aux soldats français *«qui jettent leurs fusils tout neufs et se rendent ou s'enfuient sans avoir tiré une seule cartouche»* sont généralement concentrées sur le mois de mai, avec peu de raisons, et sur ce qui s'est passé après le chevrotement de Pétain du 17 juin *«Il nous faut cesser le combat»*, avec plus de raisons mais avec une interprétation dévoyée.

Il est indéniable que l'Armée Française et ses alliés britanniques, belges et hollandais furent littéralement écrasés en un temps record. L'intense stupéfaction que cette catastrophe militaire engendra dans le monde entier, sauf à Berlin, généra toute sorte d'explications plus ou moins oiseuses et qui diffèrent selon de quel coté elles sont issues. A Vichy, on ressassa le «lâchage anglais» de Dunkerque et la «décadence» du pays, générée bien entendu par le Front Populaire et ses funestes congés payés, ailleurs on parla de la couardise de nos soldats et de nos dirigeants et des humoristes anglo-saxons nous inventèrent des usines de tissage de drapeaux blancs. Il fallait bien expliquer ce qui paraissait être inexplicable.



Canots mis en place par des pionniers du régiment Grossdeutschland



Sources : «Le Mythe de la guerre-éclair, la campagne de l'Ouest de 1940 » Karl-Heinz Frieser, Belin, 2003

Cependant, une analyse militaire de la façon dont cela s'est passé peut permettre de trouver la bonne explication. Voyons donc comment s'est déroulée l'une des plus nettes déroutes de nos troupes, à savoir comment la 55ème division d'infanterie fut quasiment rayée de la carte en 2 jours près de Bulson, village situé au sud de Sedan, donc au débouché des Ardennes, défaite qui donne lieu encore de nos jours à de vives et vaines critiques au sujet de la soi-disant «fuite» de ces soldats.

Etudions tout d'abord la 55^e division d'infanterie française :

13-14 mai 1940, 2^e Armée, Xe Corps d'Armée, Général Gransard.

- réservistes de classes anciennes, très mal instruits. 4% d'officiers d'active.
- armement incomplet, pas de canon de 25 dans les RI.
- déficit en matériel de topographie et d'observation
- déficit en matériel d'habillement
- approvisionnements incomplets
- malgré les efforts pour améliorer l'instruction (Envoi des régiments dans la zone arrière du CA) celle ci reste rudimentaire.

Au 10 mai 40, les unités sont à 80 ou 85% de leur effectifs théoriques (Nombreux permissionnaires). La dotation en mines antichar n'est pas réalisée. L'armement en canons antichars de 25mm est incomplet au 147e RIF et au 11e BM, et inexistant dans les régiments organiques de la division.

Commandement de la division : Général de brigade Lafontaine

Chef d'état major : Lieutenant colonel Lallemand de Liocourt

INFANTERIE

Commandant d'infanterie divisionnaire : Colonel Chaligne

213^e Régiment d'infanterie : Lieutenant colonel Labarthe

Ie Bataillon

Ile Bataillon

IIle Bataillon

13^e Compagnie de pionniers

Régiment de série B

pas de canons antichars dans le RI

Effectifs au 10 mai : 76 officiers et 3081 hommes

295^e Régiment d'Infanterie : Lieutenant colonel Demay

Ie Bataillon (réduit a 300 hommes le 12 mai)

Ile Bataillon

IIle Bataillon

14^e Compagnie divisionnaire antichar (12 canons 25mm)

Régiment de série B

pas de canons antichar dans le RI

Effectifs au 10 mai : 76 officiers et 3030 hommes

331^e Régiment d'Infanterie : Lieutenant colonel Lafont

Ie Bataillon

Ile Bataillon

IIle Bataillon

Régiment de série B

pas de canons antichar dans le RI

Effectifs au 10 mai : 70 officiers et 2718 hommes

Unités rattachées :

147^e Regiment d'infanterie de Forteresse (Pineaud)

Ie Bataillon

Ile Bataillon

IIle Bataillon

Régiment de série A

Environ 10 canons antichar dans le régiment

Effectifs au 10 mai : 71 officiers et 2898 hommes

11^e Bataillon de Mitrailleurs (Gromaire) avec 6 canons de 25mm

Bataillon de série A

506^e Compagnie Antichar avec 6 canons de 25mm

205^e Régiment d'Infanterie : Lieutenant colonel Montvignier-Monnet

Ie Bataillon

Ile Bataillon

IIle Bataillon

Régiment de série B

BLINDES

4^e Bataillon de Chars de Combat :
Commandant de Saint Sernin

45 chars FCM36

7^e Bataillon de Chars de Combat :
Commandant Giordani

45 chars FCM36

ARTILLERIE

Commandant d'artillerie divisionnaire : Colonel
Boudet

45^e régiment d'artillerie mixte divisionnaire :
Colonel Mosser

Ie groupe : 12 canons de 75

IIe groupe : 12 canons de 75

IIIe groupe : 12 canons de 75

Ve groupe : 12 canons de 155C

10^e Batterie divisionnaire antichar avec 8
canons de 47mm

Régiment de série B

Effectifs au 10 mai : 2216 hommes

55^e Compagnie d'ouvriers

55^e section de munitions hippomobile

255^e section de munitions automobile

Unités rattachées :

99^e Régiment d'artillerie de Forteresse :

Ie groupe : 12 canons de 75

IIe groupe : 12 canons de 75

Régiment de série A

I/78^e Régiment d'artillerie divisionnaire : 12
canons de 75 tractés (série A)

605^e Batterie anti-char avec 8 canons de
47mm

CAVALERIE :

64^e GRDI : Lieutenant colonel Mallet

Le 64^e GRDI est détaché à la 5^e DLC

GENIE

55/1 compagnie de sapeurs-mineurs

55/2 compagnie de sapeurs-mineurs

TRANSMISSIONS

55/81 compagnie télégraphique

55/82 compagnie radio

Xe Corps d'Armée au 13-14 mai 1940 (2^e Armée , Groupe d'Armées 1)

Commandant de corps : Général de Corps d'armée Grandsard
Chef d'état major : Colonel Lindner

INFANTERIE

610^e Régiment de pionniers (Lieutenant-colonel Rouxel)

Unités rattachées :

55^e Division d'Infanterie

71^e Division d'Infanterie

3^e Division d'Infanterie Nord-Africaine

5^e Division Légère de Cavalerie

4^e et 7^e Bataillon de Chars de Combat (détachés a la 55^e DI le 14 mai)

205^e RI (de 71^e DI)

CAVALERIE

12^e Groupe de reconnaissance de corps d'armée (Lieutenant-colonel
Cremière)

ARTILLERIE

Commandant d'artillerie : Général de brigade Duhautois

Commandant de l'ALCA : Colonel Poncelet

110^e Régiment d'artillerie lourde hippomobile coloniale (Lieutenant-
colonel Ragot)

- 2 groupes de 105L13

- 2 groupes de 155L17

10^e Parc d'artillerie :

- 110^e Compagnie d'ouvriers

- 110^e section de munitions automobiles

Unités rattachées :

III/145^e RALH (3 batteries de 155L17)

III/185^e RALT (chef d'escadron Lioud ; 3 batteries de 155L16)

I/169^e RAP (1 tourelle double de 75Mle 05 a Le Chesnois , 1 tourelle
double de 75Mle33 a Vélosnes)

GENIE

Commandant du génie : général de brigade Calvel

110/1 compagnie de sapeurs mineurs

110/2 compagnie de sapeurs mineurs

110/16 compagnie d'équipage de ponts

110/21 compagnie de parc du génie

TRAIN

260/44 Compagnie hippomobile

360/44 Compagnie Automobile

INTENDANCE

110/4 Groupe d'exploitation

210/4 Compagnie de ravitaillement en viande

SANTE

10^e Ambulance médicale hippomobile

210^e Ambulance chirurgicale légère

FORCES AERIENNES

Commandant des forces aériennes : Commandant Heurtier

510^e groupe aérien d'observation

10/152^e section de parc d'aérostation

TRANSMISSIONS

110/81 Compagnie télégraphique

110/82 Compagnie radio

110/83 détachement colombophile

TRAIN

55/5 compagnie hippomobile

155/5 compagnie automobile

INTENDANCE

55/5 groupe d'exploitation divisionnaire

SANTE

55^e groupe sanitaire divisionnaire

CENTRE D'INSTRUCTION

55^e Centre d'instruction divisionnaire

Moyens de feu au 10 mai 1940

- 39 canons de 25mm Antichar

14e CDAC/295e RI : une douzaine de canons

147^e RIF : une dizaine

11^e BM : une demi-douzaine

506^e CAC : une demi douzaine

64^e GRDI : 4 (est affecté a la 5^e DLC au 13 mai)

- 19 canons de 47mm Antichar

605^e BAC : 8

10/45^e RAMD : 8

10/38e RAD : 3 (n'est plus affecté a la 55^e DI le 13 mai)

- 72 canons de 75 hippomobiles

45^e RAD : 36

99^e RAF : 24

III/38^e RAD : 12 (n'est plus affecté a la 55^e DI le 13 mai)

- 12 canons de 75 tractés

I/78^e RATTT : 12

- 24 canons de 155C

V/45^e RAD : une douzaine

V/38^e RAD : une douzaine (n'est plus affecté a la 55^e DI le 13 mai)



Le déroulement des événements

D'après le rapport du capitaine Daumont, le 13 mai, un peu après 18 heures, des voitures d'une batterie du 404^e RADCA passent a toute allure devant le PC de la 55^e DI (Casemate de Font-Dagot). « Des grappes d'hommes sont accrochées aux véhicules, ces gens, affolés, hurlent que l'ennemi, avec des chars, vient d'atteindre Bulson. Certains de ces fuyards, manifestement détraqués, tirent des coups de fusil dans toutes les directions, quelques balles sifflent dans les branches, quand le général Lafontaine, attiré par le bruit, sort de son PC. »

«La pagaille la plus complète !»

Le 13 mai 1940, le caporal André Riquier était stationné à Rethel, à environ 60 Km en arrière de Bulson, au sein de la 255^e compagnie d'aérostation. Le commandant de compagnie était le Capitaine Vaujany. Son unité ne disposait que de 14 Lebel et d'une Saint-Etienne au titre de DCA. Il était caporal et donc avait une arme de poing en dotation, sauf qu'il n'en a jamais perçu que l'étui !

Ils avaient reçu l'ordre de barrer les routes avec tout ce qui pouvait se trouver sur place. Camions en panne, charrettes, billes de bois, tas de terre ou de cailloux... Puis de prendre position à l'arrière. En gros, ils ont barré les routes et les chars sont passés dans les champs.

Il a été marqué par le flux des soldats à pied ou en camions commandés par des sous-officiers totalement dépassés par les événements cherchant désespérément des ordres. D'après ses souvenirs, ils n'ont pas fui mais ne savaient pas quoi faire. Installer des positions défensives, se regrouper en vue d'une contre-attaque ? Le sentiment général était que les officiers supérieurs les avaient abandonnés à leur sort. Sans parler du sentiment de trahison, puisqu'on leur avait dit (Le Général Corap) que les Allemands buteraient sur la ligne Maginot ! Ils étaient préparés à intervenir en colmatage, mais pas à se prendre l'assaut de plein fouet !

Lui se sentait inutile, il disait souvent qu'ils n'avaient pas d'armes, plus de moyens radio, les estafettes revenaient des E.M. régimentaires sans les avoir trouvés. Ils n'ont jamais pu lancer leurs ballons d'observation dans la mesure où les treuils n'ont jamais fonctionné correctement... Et quand bien même, les Stukas les auraient abattus comme à l'entraînement.

Que pouvaient-ils faire avec une dizaine de fusils hors d'âge, très peu de munitions, plus de commandement et plus de moyens radio ? Leur brave capitaine de réserve blessé en 1914-18, certainement conscient de la situation catastrophique, a essayé de sauver ses hommes de la captivité voire de la mort, ce qu'il a réussi d'ailleurs !



(Souvenirs rassemblés par son petit-fils)

Avec l'aide du colonel Chaligne, il dressera un barrage avec quelques véhicules afin de bloquer les fuyards. Le général Ruby racontera qu'à tous les échelons, les chefs prétendent avoir reçu des ordres de repli, mais sont dans l'impossibilité de préciser l'autorité de qui ils émanent. Mais au moment où ces événements se passent, pas un allemand n'est à la ronde, et encore moins des chars, qui ne traverseront la Meuse que le lendemain ...

Il semblerait que le mouvement de panique ait pris son origine au 169^e RAP. Le Capitaine Fouques, observant des explosions d'obus à quelques centaines de mètres au nord de la position des 7^e et 8^e batteries du régiment (Plateau de la Renardière) supposa qu'il s'agissait d'impacts de projectiles de chars. Cette information qu'il transmet par radio se répandit bien vite comme une traînée de poudre, mais sous une forme tronquée. Les impacts d'obus devinrent des éclairs sortants des canons de chars allemands qui semblaient venir du plateau de la Renardière pour attaquer Bulson, en passant par Chaumon. Puis, partout courraient des rumeurs « Les chars sont à Bulson », « les chars sont là », « tout le monde se replie », « les boches arrivent » etc.

Il devient donc indispensable d'en savoir un peu plus sur l'avancée allemande, et vérifier qu'il y a bien eu méprise.

Mais avant tout, nous vous invitons à lire le récit du III^e groupe du 185^e RALT, qui apporte un éclairage indispensable.

<http://genemilassoc.free.fr/doc/1919-1945/1940-10-14mai-Bataille-Sedan-185%b0RALT.doc>

Une compilation de divers éléments nous permettent de déterminer que le mouvement de retraite toucha le 404^e RADCA, le 185^e RALT, le 145^e RALH, le 110^e RAL, le 169^e RAP, le 45^e RAMD, le 99^e RAF et quelques éléments arrières, entraînés par l'hystérie collective. L'infanterie, quand elle, resta sur place, et comme nous allons le voir plus loin, ne démérita pas au combat. Ainsi, c'est la majeure partie de l'artillerie divisionnaire renforcée du colonel Boudet, mais également le groupe d'appui d'artillerie du Xe corps du lieutenant colonel Dourzal, qui encombrèrent les routes, diminuant la vitesse de déplacement des deux bataillons de chars FCM36 qui devaient lancer une contre-attaque le 14 mai.

Cependant, la panique réelle ne toucha que quelques unités éparses, et d'une façon générale, l'artillerie retraits sans ses pièces, mais dans l'ordre, comme nous pouvons le lire dans le JMO du III/185^e RALT.

Revenons maintenant sur l'avancée Allemande dans le secteur de Sedan :

11 Mai

La 1^{ere} Panzer division repousse les troupes Françaises sur l'autre rive de la rivière Semois .

12 Mai

La 10^e PzD traverse la rivière Semois dans le secteur de Cugnon/Herbeumont et rejoint la Meuse au sud de Sedan dans la soirée.

La 1^e PzD établit une tête de pont dans la nuit du 11/12 sur la Semois (A Mouzaive) en suivant le repli de la 3^e Bde de Spahis et traverse cette dernière à 6h du matin, prenant de flanc la 5^e DLC qui ignore le retrait des Spahis.

Les forces aériennes Françaises attaquent le pont de Bouillon dans la matinée sans parvenir à le détruire.

Le Kampfgruppe Krüger , formé des PzRgt 1 , I/SR 1 , III/SR 1 et II/AR 73 traverse la Semois à Bouillon . Il sera attaqué, sans succès, à plusieurs reprises et parviendra à finalement maintenir ses positions à la maison fortifiée «La Hatrelle »

Le Kampfgruppe Keltsch, formé des II/PzRgt 2, II/SR 1, I/AR 73 et Kradschtz btl 1 rencontre des fortifications françaises au nord de St Menges, qui se rendent après un rapide combat.

À 14h30 St.Menges est pris et les premiers éléments du KpfGr Keltsch fondent sur Sedan, via Floing. Lorsque les premiers éléments rejoignent la Meuse, l'artillerie lourde française ouvre le feu et les ponts sur la Meuse sont détruits. En fin de soirée, tous les éléments de la division se trouvent à Sedan. Fleigneux est sécurisé avant la nuit. Pendant la nuit, la division prépare sa traversée de la Meuse.

La 2^e PzD traverse la Semois à Vresse, mais prend du retard et n'arrivera à Sedan qu'après les deux autres divisions.

13 Mai

Les 1^e et 10^e PzD traversent la Meuse et établissent une tête de pont dans le secteur ouest de Sedan. Plus de 1500 avions du I^{er} et II^e Fliegerkorps vont supporter cet assaut durant la journée. On comptera 600 bombardiers (He 111 , Do 17 , Ju 88) , 250 Ju 87 Stuka , 500 chasseurs Me 109 et 120 chasseurs Me 110 , réalisant 1215 sorties d'attaque au sol .

À 7h des Dornier 17 préparent l'attaque allemande pour traverser la Meuse à Sedan. La préparation par bombardement va durer plusieurs heures causant une nette diminution des tirs d'artillerie français.

Les hommes doivent se mettre à l'abri, le fracas des explosions continues est terrible, les hurlements des sirènes d'avion des Stuka mettent les nerfs à rude épreuve.

Pourtant, malgré l'ampleur des moyens utilisés, aucun blockhaus ne fut complètement détruit et on ne déplora que 56 tués.

Mais cette journée d'assauts aériens continua à couper la plupart des transmissions filaires, coupant ainsi grand nombre des communications. C'est ce même jour que le mouvement de panique se déclencha. Le programme de bombardement est même très révélateur de la succession des événements

De 8h à 16h, les assauts aériens visent des unités positionnées le long de la Meuse, afin de faciliter la traversée de celle-ci par les unités d'assaut. Ce n'est qu'à partir de 16h, et ce, jusqu'à 17h30, que les objectifs arrière sont visés (l'artillerie), afin d'éviter que par ses tirs elle n'immobilise les assauts. Puis de 17h30 à minuit, les attaques aériennes devaient viser les forces Françaises dans l'arrière pays, se rapprochant du secteur . Et nous le savons, les premiers mouvements de panique, eurent lieu un peu après 18 heures.



Pont allemand sur la Semois

La 10^e Panzer division est alors divisée en deux kampfgroupe. Le Kpfg 1 avec le Schtz Rgt 86 sur la droite, attaque du sud de Sedan jusqu'à Balan. Le Kpfg 2 avec le Schtz Rgt 69 attaque de Bazeilles a Pont Maugis

Ce régiment sera stoppé dans sa tentative par l'artillerie française, coulant une cinquantaine de canots. Cependant, un petit groupe de sapeurs du 49^eBn (Fw.Rubarth , 2^e Cie) parvient a traverser la Meuse. Sous un feu très nourri, la première ligne de bunkers est prise. Une contre attaque française cause de lourdes pertes a ce groupe. Un deuxième groupe d'assaut (Lt.Hanbauer) vient renforcer le premier . Rubarth parvient ainsi a conquérir la seule tête de pont sur la rive ouest de la Meuse entre Wadelincourt et Pont maugis (il y gagnera une promotion au grade de Lieutenant et la croix de chevalier). Hanbauer prend le Bunker 220 et Wadelincourt . Vers 21h, le Schtz Rgt 86 traverse la Meuse et s'empare de la colline 246 après un rapide combat.

1^e Panzer Division :

Durant la nuit, la division est sous le feu de l'artillerie française, mais ne sera pas impactée dans ses mouvements. A 6h le II/SR 1 s'empare de Floing. Dans la matinée l'artillerie du général Berlin (Arko 101) arrive sur la zone et se met en batterie . A 8h , la Luftwaffe commence a attaquer les positions autour de Sedan . La tache de traverser la Meuse est allouée au régiment «Grossdeutschland », ainsi qu'au Schtz Rgt 1 et Sturmpanier Btl 43 (De la 10^e PzD).

16h. Malgré les bombardements massifs, quasiment tous les bunkers français sont toujours opérationnels et empêchent la première vague d'assaut de traverser la Meuse. Des canons de 88 sont installés afin de faire taire les bunkers Français (Le bunker 211 sera détruit) . Les Sturmpaniers tentent une nouvelle fois la traversée mais échouent. Mais la mort du Lt graf Von Medem permettra d'identifier la position d'une mitrailleuse, l'éliminer, et pouvoir enfin effectuer la traversée.

La 7^e Cie du II/GD, suivie de la 6^e Cie va ainsi pouvoir attaquer les positions Pont Neuf et Cimetière. Les unités suivent la direction Sedan-Donchery, ou elles seront a nouveau stoppée par les feux ennemis . A 19h, les bunkers 104 et 7 bis sont pris, et c'est avec la 8^e Cie que les Allemands attaquent la colline 247 et la prennent vers 20h.

Epuisées, les troupes du II/GD ne peuvent poursuivre vers le Bois de la Marfée, pendant que le III/GD est empêtré dans des furieux combats de rue a Torcy, au sud de Sedan. A 17h les Schtz Rgt 1 rejoint les éléments du GD . Sans ordres le IIIe Bn (Olt Korthals) attaque sur l'axe Sedan-Donchery, et se déplace dans la zone d'attaque de la 2^e PzD. Korthals décide alors de prendre a revers les bunkers Français afin de faciliter la traversée des troupes de la 2^e panzer, puis pousse vers Donchery .

A 20h10 , le Schtz Rgt 1 a sécurisé le Frénois, et après de sévères combats jusqu'à 22h40 environ, avec des troupes exténuées, la colline 301 est prise, au sud du Frénois. Jusqu'à minuit, le SR 1 va sécuriser la bordure sud du bois de la Marfée, dans le secteur de Chéhéry . Durant la soirée, la 1ePzD va établir une forte tête de pont, avec 6 bataillons sur une large part des hauteurs de la Marfée.

Dans l'après-midi, des troupes du génie allemand ont entamé la construction d'un pont sur la Meuse pour faire passer les chars sur l'autre rive. Les assauts aériens français sur ce pont échoueront du fait de la Flak et les tirs de l'artillerie Française n'auront pas d'effet (Les obus tomberont a 50 mètres de la cible ...). Un peu après minuit, ce pont de 16 tonnes sera prêt .

1ere Panzer Division

Generalleutnant F.Kirschner

Responsable de la conduite des opérations : Wenck

Chef de la section logistique : Von Kielmansegg

Panzer Brigade 1 (Keltsch)

Panzer Regiment 1 (Oberst Johannes Nedtwig)

Panzer-Abteilung I (Koppenburg)

Panzer-Abteilung II (Dittman)

Panzer Regiment 2 (Obstl. Hero Breusing)

Panzer-Abteilung I (Von Stachwitz)

Panzer-Abteilung II (Sauvant)

Schützen Brigade 1 (Krüger)

Schützen Regiment 1 (Black)

Schützen-Bataillon I (von Studnitz)

Schützen-Bataillon II (von Jagow)

Schützen-Bataillon III (Richter)

Kradschützen Bataillon 1 (von Wietersheim)

Schwere Infanterie Geschütz Kompanie 702 : 6 SIG33

Artillerie Regiment 73 (Eichstädt)

Artillerie-Abteilung I (Von Hünersdorf)

Artillerie-Abteilung II (Von Grundherr)

Rattaché : II/56e Artillerie (Söth)

Aufklärungs-Abteilung 4 (Von Scheele)

Panzerjäger Abteilung 37 (Kopp)

Pionier-Bataillon 37 (Knopff)

Nachrichten Abteilung 37 (Frede)

Verwaltungstruppen 81 , Nachschubdienste 81 , Feldpostamt 81 , Feldjäger-Kompanie 81 , Sanitätsdienste 81

Rattaché :

-1^e batterie / 8^e bataillon de chasseurs de chars lourds (canons de 88mm)

Effectifs : 13192 hommes (dont 436 officiers) ; 24 Pz I , 115 Pz II , 62 Pz III , 48 Pz IV , 23 Befehlspanzerwagen



Generalleutnant
F.Kirschner

Dans la nuit du 13 au 14, le Schtz Rgt 1 ne se reposera pas, et attaque le bois de la Marfée, diminuant la pression sur les troupes de la 10^e PzD à l'ouest de Wadelincourt, qui était sous un feu intensif des bunkers français de Douzy.

2^e Panzer Division :

Dans l'après-midi, la division parvient à Donchery plus tôt que planifié. Lorsque les premiers chars s'approchent de la Meuse, l'artillerie lourde française les stoppe (Pratiquement toute l'artillerie lourde française fera feu sur la 2^e PzD). Des tirs de contre-batterie seront impossibles car l'artillerie divisionnaire est affectée à la 1^e PzD et les 24 obusiers arrivant vers 17h sont à court de munitions.

Cependant vers 17h30 quelques volontaires traversent à la nage la Meuse, mais sont repoussés par les bunkers français. Un peu après, l'attaque de Korthals (Voir 1^e PzD) sur quelques bunkers permettra à la 2^e PzD de traverser la Meuse. Après 22h, la division est en mesure d'effectuer un trafic important de barges sur la rive opposée de la Meuse.

Régiment d'Infanterie Grossdeutschland
au 13-14 mai 1940 , secteur de Sedan

Rgt Führer : Obstt. Graf von Schwerin
Rgt Adj : Hptm. Masius

- Colonne de ravitaillement
- Section de transmissions
- Section de musique Régimentaire
- Section d'estafettes

1^{er} Bataillon (Schutzen) : **Obstit. Köher , Hptm. Föllmer**
-1e Compagnie : Oblt. Schwarzrock
-2e Compagnie : Oblt. Kolb
-3^e Compagnie : Oblt Fabich , Oblt. Bohrmann
-4^e Compagnie lourde : Oblt Hänert , Lt. Schiller

2^e Bataillon (Schutzen) : **Major Föst , Major Greim , Adj.Obstl. Benk**
-5e Compagnie : Oblt. Schneider
-6e Compagnie : Oblt. Von Courbiere
-7^e Compagnie : Oblt. Wackernagel
-8^e Compagnie lourde : Oblt. Bethke

3^e Bataillon (Schutzen) : **Obstit. Garski , Adj.Lt. Wentges**
-9e Compagnie : Hptm. Westphal , Lt.Dr. Usadel
-12e Compagnie lourde : Hptm. Grosser
-les 10^e et 11^e Compagnie sont détachées à l'opération aéroportée NIWI

4^e Bataillon lourd : **Major Schneider, Adj.Obstl. Teubert**
-13^e Compagnie d'appuis : Oblt von Massow , Oblt. Darries (6 canons de 75mm)
-14^e Compagnie Antichars : Oblt. Beck-Broichsitter , Lt. Hintze , Lt.Janke (12 canons 37 AC)
-15^e Compagnie d'appuis : Oblt. März , Oblt. Berbener (4 canons de 150 mm)
-16^e Compagnie de canons d'assaut : (6 Stug III)
Oblt.Frhr. Von Egloffstein, Oblt. Wirth, Lt.Franz, Lt. Tiarks, Lt. Von werlhof

Matériel d'une compagnie de Schutzen :
12 mitrailleuses légères, 3 mortiers légers

Matériel d'une compagnie lourde de Schutzen :
12 mitrailleuses lourdes, 6 mortiers lourds

Effectifs rattachés :
43^e Sturmpannier Abteilung (Oberstlt. Mahler) :
3 Compagnies de pionniers et une colonne de pontonniers légers.

14 mai Guderian décide de porter la 1^{ere} et 2^e PzD à l'ouest, en laissant la 10^e PzD, le Grossdeutschland sécuriser la tête de pont de Sedan.

1^e Panzer Division

Elle reçoit l'ordre d'attaquer sur l'axe Chéhéry – Maisoncelle – Villers. A 1h20 la 1^e PzBde reçoit l'ordre de se rassembler dans le secteur de Corbion pour traverser la Meuse grâce au pont de 16t qui a été construit à Gaulier. En raison d'embouteillages très importants, les premiers chars n'y parviendront qu'à 7h20. En raison de l'importance stratégique de ce pont, Guderian concentre à proximité du pont de nombreuses unités de Flak (Flak Abt 83 , 92 , 71 , Flak Rgt 102 ; au total 303 canons)

La première attaque aérienne française arrive à 5h30 et il y en aura toute la journée jusqu'à minuit. Un total de 27 missions de l'armée de l'air, chacune d'un groupe de 10 à 20 avions seront effectués, sans aucun résultat. Une attaque massive de 71 Blenheim et Battle de la RAF aura lieu entre 16 et 17h. 40 d'entre eux y seront détruits, sans plus de résultats.

A 7h, une reconnaissance aérienne allemande identifie des chars français au sud de Chéhéry, traversant la vallée de la Bar, via les hauteurs de Bulson, vers le bois de la Marfée. Immédiatement, la seule formation de char disponible (4/PzRgt 2, Olt.Krajewski) reçoit l'ordre d'attaquer en direction de Bulson, et repousser les chars français. Un peu après 8h, la compagnie débute son attaque.

A 8h45, elle parvient aux hauteurs de Bulson, opposée à une faible résistance. Lorsque les Français aperçoivent les chars allemands, ils retraitent de Bulson. Krajewski traverse Bulson et lorsqu'il parvient aux hauteurs au sud-ouest, ses chars sont pris à partie par des canons antichars français. La 4/pzRgt 2 rencontre en fait deux compagnies de chars françaises et de l'infanterie équipée de canons antichar. Les chars allemands se positionnent entre les collines 320 et 322 et commencent à ouvrir le feu sur les FCM36 français. Mais l'artillerie française ouvre le feu et va détruire tous les chars allemands sauf un.

Vers 9h15 la 2/PzRgt 2 (V.Grolman) arrive et va stopper la contre attaque française. A 13h une troisième compagnie de chars et des éléments du Grossdeutschland arrivent et débutent une contre-attaque dans le bois Rond-Caillau, appuyés par des éléments du Pz.Jg.Abt 37. Au même moment, le Kpfgr Beck-Broichsitter avance en direction de Chéhéry et entre en contact avec les troupes française 3 Km avant Chéhéry . 13 chars et de l'infanterie sont identifiés. Une baarriere de 6 canons aantichar de 37mm est formée et parvient a stopper, au début, les Français.

Mais les canons allemands de 37mm sont assez peu efficaces face aux chars FCM36, et ces derniers tentent de déborder les positions. Certains chars entrent dans Connage pendant que de l'infanterie attaque du sud-est.

A 9h15, deux compagnies du Sturmpannier Btl 43 arrivent et s'opposent a l'infanterie française.

Enfin, a 9h45, la 8° Cie du pzRgt 2 (Olt. Von Kleist) arrive et repousse les chars ennemis, pendant que les sturmpionniers font reculer l'infanterie française vers Chéhéry, dans la foret de Naumont .

Les renforts arrivent unités après unités. Les canons antichars allemands s'installent sur les hauteurs de Bulson avec des canons de 88 et ouvrent le feu sur les cibles françaises.

Vers 12h, 30 chars français sont détruits et Chémery est prise.

Une attaque de Stuka sera effectuée par erreur sur Chémery, au moment ou une réunion d'officier se déroule sur la place de l'église. Plusieurs officiers allemands y seront tués ou blessés.

A 12h30, des éléments du PzRgt 2 se tournent vers l'ouest, et rejoignent le canal des Ardennes a Malmy .

A 14h30 le GD arrive a la bordure sud du bois et avance en direction de Maisoncille-et-villers. Le régiment s'installe en fin de journée au sud et a l'ouest d'Artaise. Il doit rejeter une éventuelle autre attaque blindée française.

Le PzRgt 1 traverse la Meuse vers 10h et va sur Vendresse (Ouest de Malmy). Il sera stoppé par de l'artillerie antichar française de 25mm. Plusieurs contre attaques avec chars sont rejetées.

La tête de pont allemande prends désormais forme, et contre-attaque prévue par la 2° Armée le lendemain ne parviendra pas a les repousser.

Ils sont passés, et iront jusqu'à Dunkerque...

Les raisons de la défaite :

Il est donc clair que, si écrasement il y a eu, il se fit sans débâcles notoires, la tentative de contre attaque française du 14 paraissant même être assez surréaliste quand on sait à qui ils avaient affaire.

Certes, des hésitations légèrement teintées de panique le 13, mais pas de fuite éperdue. Quelques unités d'infanterie sous-équipées en armes antichar ne savaient trop que faire devant une attaque massive de Panzers, une unité d'artillerie lourde censée être à l'arrière mais qui pense, victime de la pauvreté des moyens de communications, se retrouver brutalement sur le front donc inutilement exposée et qui retraite à toute vitesse, tout cela peut se comprendre.



Avec le 7ème BCL

Monsieur Guy Steinbach était dans ce Bataillon de chars légers (45 chars FCM), commandé par le Chef de Bataillon Giordani, qui participa a la contre attaque française du 14 mai.

Il était chef de char dans la 4ème section de la 3ème Compagnie, sous les ordres du Lieutenant Paul Levitte, mort pour la France le 10 juin 1940, après avoir reçu pour l'action du 14 mai la Légion d'Honneur avec Palmes.

Écoutons Monsieur Steinbach :

«Le 213ème RI qui devait accompagner le 7.BCL dans la contre-attaque n'a pas pu être efficace car écrasé par l'artillerie. Il n'y a pas eu de panique ni au 213 ni au 12e chasseurs.

Les chars du 7.BCL (39 le matin, 10 le soir, épuisés !) n'ont pas pu passer Connage et Bulson.

C'est vrai que sur notre droite certaines unités de la 9ème armée ont reflué en désordre, dispersées par les bombardements intenses des Stukas et par cette maudite sirène qui accompagnait leurs piqués !

Au cours de cette bataille au sud de Sedan (Chemery sur Loir, Bulson, Connage), les pertes de l'unité ont été de 50% du personnel et 70% du matériel...

Il n'est pas possible d'oublier cette amitié qui nous liait. Cette «mission de sacrifice" (Déclarée ainsi par le commandement) acceptée librement. Nous étions la pour défendre le sol de la France, pour repousser l'ennemi, l'envahisseur»



Les papiers du général Doumenc, qui était quand même le numéro 3 de notre hiérarchie militaire en 1940, et le résultat des recherches de Monsieur Crémieux-Brilhac montrent que la tenue militaire de la France en 1940 fut plus ou moins correcte. On peut regretter que les vigoureux et parfois quasiment impertinents appels du colonel de Gaulle à bâtir des grandes unités blindées n'aient pas été suivis de grands effets, mais on peut en même temps se demander si cela aurait vraiment changé les choses.

Donc une Armée qui, sur le papier, est à même de se mesurer à la Wehrmacht et, sur le terrain, se tient honorablement bien. L'explication de la défaite n'est donc pas n'est donc pas uniquement à chercher en France, bien qu'il en existe mais aussi «en face ».

Le général Doumenc avait, dès 1940, commencé à comprendre quand il notait, au sujet de la Wehrmacht, «une rapidité et une perfection d'exécution dont il faut reconnaître tout le mérite»

Et c'est bien la que se trouve l'explication : La perfection du coup allemand.

Résumons-le, ce «coup» :

Les plans allemands d'attaque par la Hollande et la Belgique étaient connus en France grâce à des «fuites» savamment orchestrées par les Nazis, entre autres via le Vatican et des «résistants» allemands, peut-être noyautés par la Gestapo (Mas cela n'est pas prouvé) sans parler des papiers «égarés » suite à un accident d'avion tombé au bon endroit au bon moment.

Mais le plan du coup de massue vers Sedan, lui, n'était pas connu, le secret fut bien gardé !

Les alliés engagent donc dès le premier coup de canon en Hollande leurs meilleures troupes pour la France et l'essentiel de leur corps expéditionnaire pour les Britanniques. En fonçant tête baissée, littéralement, vers les plaines flamandes, le fer de lance des armées alliées tombe dans le piège et la percée de Sedan ou l'élite des troupes blindées allemandes ne fait qu'une bouchée d'unités de réserve B (Voire C) les coupent de leurs arrières et referment sur eux la tenaille autour de Dunkerque.



Le BEF et les meilleures unités d'active françaises sont donc désagrégés et embarquent à Dunkerque en laissant sur le sable la totalité de leur matériel et bon nombre de morts, blessés et prisonniers. Il ne reste plus en France pour s'opposer au déferlement de la Wehrmacht vers la Somme que des unités qui, si elles feront preuves de mérite, notamment entre le 5 et le 8 juin 1940, ne sont pas de taille à repousser durablement l'ennemi.

Les exégètes de l'armée allemande parlent du génial plan von Manstein, des exploits de Rommel et de Guderian et de la qualité de la formation des soldats allemands pour justifier tout cela. Cela a compté, certes, mais ils oublient l'essentiel : A la tête du Reich, il y avait un chef, un seul contrairement à 1914-1918, et il savait ce qu'il voulait. Il laissait volontiers certains officiers supérieurs prendre des initiatives sur le terrain, ce que feront largement Guderian et Rommel, par exemple, mais intervenait, et sans appel, dès que les choses ne se passaient plus comme il le voulait.

Hitler a pris en effet une part décisive voire essentielle dans le réarmement allemand, la formation parfois clandestine des troupes (SA, Jeunesses Hitlériennes), la création d'unités blindées autonomes, dans le montage du plan du coup de boutoir via les Ardennes, a réussi par force manipulations à faire en sorte que cette attaque soit complètement insoupçonnée et va l'exploiter habilement sur le plan diplomatique et politique.

Au bord de la victoire totale :

Les buts d'Hitler à l'Ouest sont clairs : Ecraser l'Armée Française puis signer rapidement la paix avec la France et la Grande Bretagne ainsi qu'il l'avait expliqué dans «Mein Kampf » :

«Quand on examine, en tenant compte des considérations que nous venons d'exposer, les possibilités d'alliances que l'époque actuelle offre à l'Allemagne, on est vite convaincu que tout ce que nous pouvons faire pratiquement, en fait d'alliance, est de nous rapprocher de l'Angleterre»

«L'Angleterre désire que l'Allemagne ne soit pas une puissance mondiale ; la France ne veut pas qu'il existe une puissance qui s'appelle l'Allemagne ; la différence est considérable ! Mais, aujourd'hui, nous ne luttons pas pour reconquérir la situation de puissance mondiale ; nous avons à combattre pour l'existence de notre patrie, pour l'unité de notre nation et pour le pain quotidien de nos enfants. Si, tirant la conclusion de ces prémisses, nous passons en revue les alliés que peut nous offrir l'Europe, il ne reste que deux Etats : l'Angleterre et l'Italie»

«C'est uniquement en France que l'on remarque aujourd'hui un accord secret, plus parfait qu'il n'a jamais été, entre les intentions des boursiers, intentions dont les Juifs sont les représentants, et les vœux d'une politique nationale inspirée par le chauvinisme. Et c'est précisément cette identité de vues qui constitue un immense danger pour l'Allemagne. C'est pour cette raison que la France est, et reste, l'ennemi que nous avons le plus à craindre ».

Un petit grain de sable va cependant enrayer la belle machine : Les propositions de paix immédiate «sur le sable de Dunkerque» qu'Hitler fait parvenir aux alliés via la diplomatie non officielle suédoise et le clin d'oeil de l'arrêt devant Dunkerque ne seront pas suivis d'effet, notamment grâce à un Churchill bien solitaire face aux pacifistes anglais mais dont la détermination et l'habileté auront gain de cause. Mais c'est là une autre histoire !

Des légendes qui perdurent :

Notre analyse qui consiste à dire quel le principal responsable de la défaite française était l'hôte de la Chancellerie du Reich présente l'inconvénient majeur de faire de Hitler un homme compétent, avec un plan cohérent et de grandes qualités de manipulations et de mise en application de son programme envers et contre tous ou presque et qui, de plus, jouait toujours avec un ou deux coups d'avance sur ses adversaires voire sur ses collaborateurs tout en se faisant volontiers passer pour plus bête qu'il ne l'était afin de mieux camoufler ses points forts et ses intentions réelles.

Cette idée fait son chemin, mais avec grande difficulté, l'épouvantable monstruosité des crimes que le Führer a générés rendant difficile, voire impossible pour certains et pas des moindres, de le prendre «au sérieux».

A ce sujet, un mot du livre «Le Mythe de la guerre-éclair, la campagne de l'Ouest de 1940 » de Karl-Heinz Frieser. Livre passionnant, car riche en sources militaires dont nous nous sommes servis pour cet article, et qui démolit, entre autres, les hypothèses militaires au sujet de l'arrêt devant Dunkerque. Certaines de ses conclusions, qui tendent à minimiser le rôle d'Hitler a ce sujet ne sont pas acceptées par tous les historiens, mais la polémique au sujet du «Haltbefehl » de Dunkerque est tellement vive de nos jours que nous nous garderons bien de prendre parti ici.

Conclusion :

Ce n'est pas la Wehrmacht qui a écrasé la France en 1940. C'est la ruse nazie.

Si erreur ou faiblesse française il y eut, elle fut d'avoir sous-estimé Hitler, ses capacités, ses buts réels et de ne pas l'avoir arrêté lorsque c'était encore possible. Mais ce fut la une erreur mondiale, à de tardifs Churchill et de Gaulle près.

Ceux parmi les lecteurs qui connaissent les auteurs de cet article auront compris que, au-delà de chercher des explications, ils ont également souhaité rendre hommage à ces soldats français trop souvent décriés, voire trainés dans la boue, en général par des gens qui, à leur place, auraient eu grand mal à faire preuve d'autant de courage et d'abnégation.

Sources :

«Mein Kampf », Adolf Hitler, Munich, 1925-1927
«Historiques succincts des grandes unités françaises», volume I & II (SHAT 1967)
«Les papiers secrets du général Doumenc », François Delpla, Paris, Orban, 1992
Hors série Militaria n°4 «Guderian perce à Sedan », Y.Buffetaut (Histoire et collections 1992)
Hors série 39/45 magazine «Sedan 1940 », JR.Gorce (Heimdal 1997)
«The French Army 1939-1940», Lee Sharp , volumes I a V (Military press 2002 -2007)
«La face cachée de 1940 », François Delpla, F.-X. de Guilbert, Paris, 2003
«Le Mythe de la guerre-éclair, la campagne de l'Ouest de 1940 » Karl-Heinz Frieser, Belin, 2003
«Trackstory n°7», "FCM36", Pascal Danjou (Editions du Barbotin 2007)
«Du 5 au 8 juin 1940, un tournant ? », Alain Adam et Daniel Laurent, <http://www.histoquiz-contemporain.com/Histoquiz/Lesdossiers/LaFrance19391945/juin40/Dossiers.htm>

Remerciements :

Un grand merci a Monsieur Guy Steinbach, un ancien du 7ème Bataillon de Chars Légers, qui a pris le temps de répondre, a 89 ans et par écrit a nos questions. Rescapé d'un Bataillon qui a perdu 50% de ses effectifs, Monsieur Steinbach est descendu de son char mais n'a pas oublié ses camarades morts au combat. Il a fait, entre autre, apposer au Musée des Blindés de Saumur, une plaque de marbre pour restaurer l'honneur des combattants des chars de combat et des chars de cavalerie et, sur le mur de l'église de Bulson, une plaque « Souvenir du 7ème BCL ».

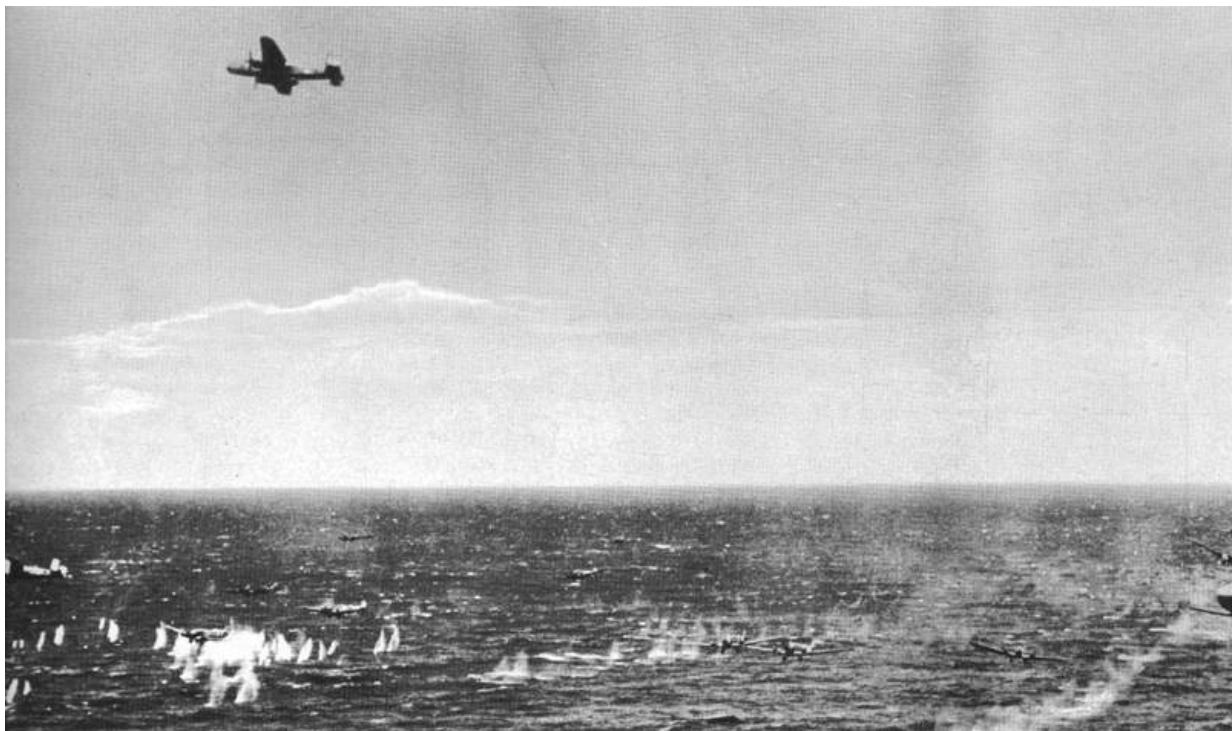
Merci également a «Eln», un membre du forum Croix de Fer, qui a pris la peine de nous transmettre des photos et des écrits de son grand-père qui y était aussi.



Canots avant l'assaut.

L'échec de ce raid finit par rallier les Américains aux idées du Premier Ministre britannique quant aux opérations qu'il désire mener dans ce secteur. Avec le recul de Rommel dans le désert et l'opération de débarquement Torch, les alliés vont tenter d'exploiter leurs succès pour traverser la Méditerranée. Ce sera d'ailleurs le sujet de la conférence de Casablanca en janvier 43 où les trois "grands" étaient conviés, mais où Staline ne pourra se rendre puisque sa présence est nécessaire auprès de ses hommes qui luttent farouchement à Stalingrad. La reddition des forces de l'Axe en Tunisie le 13 mai 1943 ouvre la voie aux plans en vue de l'opération Husky qui consiste en un débarquement anglo-américain en Sicile.

Le 10 juillet 1943, après un parachutage de 4 600 soldats, environ 3000 navires et péniches de débarquement sont lancés vers les plages siciliennes, supportés par plus de 2000 aéronefs. Il s'agit alors de la première opération d'envergure à laquelle les Canadiens prendront part depuis Dieppe. La 1ère Division canadienne fait partie à ce moment de la prestigieuse 8è Armée du général Montgomery et met pied à terre entre Pachino et Syracuse. La 7ème Armée américaine sous les ordres de Georges Patton participe elle aussi à l'invasion. Du côté ennemi, entre autres, la 6ème Armée italienne du général Alfredo Guzzoni qui compte plus de 200 000 hommes misérablement armés, deux divisions allemandes motorisées, les 15è (46 chars légers) et 90è divisions panzer-grenadières ainsi que la division blindée Hermann Göring (90 chars dont 17 Tigre) qui a perdu la majorité de ses forces en Tunisie.



Un groupe de B-25 Mitchell, appuyé par une escorte de P-38, attaque une formation de 35 avions des forces de l'Axe, au large de la Sicile

Pendant la traversée, trois cargos alliés sont coulés par les U-Boote. Rodolphe «Rudy» Cormier, Acadien de Moncton au Nouveau-Brunswick, fait partie de la Compagnie D du Carleton and York lorsqu'il débarque en Sicile en ce 10 juillet: «Lorsque nous avons débarqué, nous étions dans l'eau plus haute que la tête. Il y avait un gros câble auquel nous nous tenions. Avec une quarantaine de livres [un peu moins de 20 kilos] d'équipement sur le dos, ça allait dur avant de pouvoir mettre les pieds sur le fond.» Les Canadiens rencontrent une résistance plutôt faible de la part des Italiens: «Pour les 10 premiers jours en Sicile, nous avons seulement rencontré des soldats italiens. Tu tirais une balle de ton fusil et il en sortait 20 ou 25 avec les mains en l'air. Ils ne voulaient pas se battre.»

En effet, les Italiens font de moins en moins confiance à Mussolini et doutent de plus en plus des possibilités de victoire du côté de l'Axe. Le Duce avait pourtant prédit des jours sombres à ceux qui oseraient mettre le pied sur le sol italien: «Si l'ennemi débarque en Italie, il sera exterminé jusqu'au dernier homme sur la ligne de sable où finit l'eau, où commence la terre.



Vieille femme assise près des ruines de sa maison en Sicile.

S'il occupe un lambeau de la patrie, ce sera dans une position horizontale, non verticale, et pour toujours !» Les maladies ainsi que les piqûres de moustiques et de scorpions sont en fait les ennemis les plus redoutables des premiers jours. La poussière du Midi est également un facteur irritant en sol italien et les soldats profiteront de ces courts moments de calme pour se débarbouiller dans les cours d'eau avoisinants.

Les premiers engagements contre les Allemands (dont la division de panzer Hermann Göring) ont lieu à Grammichele le 15 juillet 1943. Le caporal Huron Brant, un Mohawk d'Ontario, se signale dans cette bataille en s'attaquant à lui seul à un groupe de trente ennemis. La maîtrise du ciel et les canons de la marine permettront aux Alliés de repousser les attaques les plus sérieuses des forces de l'Axe. Le 18 juillet, 3^e brigade en tête, les Canadiens, précédés d'un barrage du Royal Canadian Horse Artillery, s'attaquent à la ville de Valguarnera qui tombera le soir même. Le 22, les hommes de la 1^{ère} brigade d'infanterie ont pour objectif la ville d'Assoro, distante de trois kilomètres en contre-bas de Leonforte. Les Allemands, avec une résistance farouche de la 15^e panzer-grenadiere, sont chassés d'Assoro quand un groupe de Canadiens, envoyés par le major Lord Tweedsmuir du Hasty P's (Hasting and Prince Edward Regiment), escaladent un escarpement et les prennent par surprise en les attaquant à partir des hauteurs. Pendant ce temps, la 2^e brigade avec le soutien des chars du Régiment de Trois-Rivières s'attaque à Leonforte.

Le terrain escarpé oblige le génie canadien à se surpasser afin de faire avancer les Sherman (surnommés ironiquement Ronson, une marque de briquets, à cause de leur facilité à s'enflammer). Par la suite, le 24 juillet, le Royal Canadian Regiment (RCR) est décimé par le feu ennemi à Nissoria et le Régiment de Trois-Rivières perd 10 chars sans la protection de l'infanterie. Le canon de 88 mm allemand suscite la convoitise des Canadiens qui aimeraient bien en être équipés eux aussi. L'objectif suivant, Agira, coûte 438 hommes au cours de combats s'étalant sur cinq jours, du 24 au 28 juillet. Les efforts combinés du Seaforth et des Princess Patricia's sont cependant récompensés par la prise de ce bastion, saluée par un orage, première pluie qui tombe sur la tête des Canadiens depuis leur arrivée en Sicile. Pendant cette bataille, le 25 juillet, Mussolini est renvoyé par le roi Victor-Emmanuel III et est conduit à la caserne de police militaire pour y être maintenu sous bonne garde.

Le courage des soldats canadiens est remarqué par plusieurs officiers allemands. Russ Munro, correspondant de guerre, rapporte les propos d'un officier allemand capturé: «Sous notre tir, les autres troupes se couchent et cherchent un abri, a-t-il dit, mais "les flanelles rouges" [en référence à la pièce de tissu rouge portée par les Canadiens sur leur manche] continuent d'avancer. "Les flanelles rouges" sont de vrais diables.» Deux jours après la prise de Valguarnera, le feldmarshall Albert Kesselring déclare à Berlin: «Près de Valguarnera, on mentionne des troupes aguerries en montagne. On les appelle "les gars de la montagne" et ils appartiennent probablement à la 1^{re} Division canadienne.» On rapporte également que le commandant de la division Hermann Göring, le generalmajor Paul Conrath, aurait déclaré: «Donnez-moi des soldats canadiens et des officiers allemands et je tiendrai cette île pour toujours.»

L'avancée canadienne se poursuit avec la prise de Catenanuova par la 3^e brigade le 29 juillet et celle de Regalbuto après 5 jours de combats du 30 juillet au 3 août par la 1^{ère} brigade qui opère avec des unités britanniques. Les troupes de la coalition sont reçues par les Italiens, non pas en conquérants mais en libérateurs ! Les Forces alliées continuent de faire reculer les Allemands au début du mois d'août et le 6, les Canadiens sont placés en réserve après avoir livré des combats qui leurs ont coûté 2 310 hommes dont 562 tués. L'évacuation des troupes du Reich est prévue pour le 10 août. Henri Mazerolle: «Eisenhower et Montgomery ont toutefois laissé 60 000 Allemands traverser le détroit de Messine. Ils auraient pu les arrêter. Nous avons dû les battre plus tard en Italie, ceux-là.*» La Sicile est libérée le 17 août, date à laquelle les forces américaines opèrent leur jonction avec les Anglais à Messine. Bernard L. Montgomery s'adressera aux Canadiens en ces mots au terme de la campagne de Sicile: «... que les citoyens canadiens, dans votre pays, sachent à quel point ils peuvent être fiers de ce que vous avez accompli ici, dans les combats outre-mer. Je vous considère maintenant comme une division d'anciens combattants de la Huitième armée, aussi bons, si ce n'est meilleurs que tous les autres.»



Attaque d'une petite gare sicilienne par les Canadiens, fin juillet 1943.

**** Un rapport des forces armées allemandes fixe à plus de 60 000 le nombre de soldats évacués de la Sicile. Du côté Alliés, on estime plutôt ce nombre à 40 000 combattants et 13 500 blessés ainsi que 62 000 soldats italiens.***

Sources: www.junobeach.org

La Seconde Guerre mondiale, Larousse_Paris-Match

Une guerre singulière, documentaire des Amputés de Guerre du Canada

Chronique de la Seconde Guerre mondiale, Éditions Chronique

«J'ai vécu la guerre.» Ronald Cormier, Éditions d'Acadie

Fin de la première partie

OU ETAIENT LES COCARDES BELGES ?

Prosper Vandenbroucke

Les « 3 » pren-

Tronchiennes (Drogen), après-midi du 18 mai 1940. Harassées, des colonnes de fantassins belges se traînent le long des routes poudreuses, mêlées aux civils réfugiés. Une voiture qui double la colonne permet de voir le général Duvivier, commandant suprême de la Défense Aérienne du Territoire, dont les « Piottes » (équivalent du « Poilu » français) n'ont guère eu, depuis huit jours, l'impression qu'elle les protégeait des Stukas. Des lazzis fusent: « Des aviateurs ! Il y en a donc en Belgique ? »

Dans sa cruauté, l'anecdote traduit bien le sentiment général des combattants de mai 1940, harcelés par l'aviation allemande et qui ont aperçu bien peu de cocardes tricolores dans le ciel de Belgique. En 1940, l'Aéronautique Militaire Belge (en abrégé AM) est toujours une arme de coopération au profit et aux ordres de l'Armée. La doctrine d'emploi belge s'inspire fortement des idées françaises : à l'Armée, l'aviation de chasse et de grande reconnaissance / bombardement ; aux Grandes Unités (Corps d'Armée et Corps de Cavalerie) les unités d'observation. L'AM fait partie d'un grand commandement, la D.A.T. (Défense Aérienne du territoire) du général Duvivier, au même titre que la D.T.C.A. (Défense Aérienne Contre Aéronefs). Son 1er Régiment (1 A) fournit les missions d'observation et de recherche du renseignement. Si besoin, l'aviation peut intervenir dans le combat terrestre avec des bombes légères (très légères) et des grenades spéciales SEGA. Le 2 A, aux ordres de l'Armée, regroupe tous les moyens en chasse tandis que le 3 A rassemble les moyens de reconnaissance au profit du GQG et de l'artillerie lourde. Ce dernier régiment, qui s'illustrera glorieusement mais vainement au canal Albert, peut intervenir au sol avec des bombes légères et des armes de bord.



Un Fox Firefly des « Cocottes Rouges » de Nivelles. On les enverra se mesurer aux Messerschmitt 109!

Au début des années trente, sous la férule du général Gillieaux, surnommé « le Duc d'Albe », l'AM pourrait servir de modèle aux petites nations neutres : rigoureuses méthodes d'entraînement britanniques, monoplaces de chasse Firefly, biplaces de reconnaissance Fairey Fox IIM. Mais, cinq ans plus tard, en pleine crise économique, ces splendides avions sont complètement dépassés et les crédits, maintenus à un niveau trop bas, ne permettent pas de les remplacer. Il y a bien eu l'achat d'autres avions lorsque, dès 1938, le menace de guerre se précise: biplans Gloster Gladiator, mais aussi une quinzaine de bombardiers légers Fairey Battle. Lourds et lents, sans réservoirs auto-obturants, ils subiront des pertes effroyables en opération. La commande d'urgence du chasseur Hawker Hurricane aux Britanniques et à l'industrie nationale n'en fournira qu'une quinzaine. Le premier des 80 Hurricane de fabrication belge n'arrivera en unité que juste à temps pour être détruit à l'aube du 10 mai. Avant les résultats d'une mission d'achat aux Etats-Unis, les vieux Firefly de Nivelles seront remplacés par des biplans italiens Fiat CR42 dont le principal mérite est la livraison immédiate. Les premiers n'arriveront en escadrille qu'en mars 1940. Rien n'a encore été décidé pour le renouvellement des vieux Fox et Renard 31 des escadrilles d'observation.



Alignés pour l'holocauste! Au cordeau face aux hangars, le 1er Groupe de chasse (Schaffen) : Hurricane de la 2 / 1 / 2Aé et dans le fond Gladiator de la 1 / 1 2A

Aussi, s'il y eut peu d'avions belges dans le ciel de Belgique, il ne faut incriminer ni le courage des pilotes ni leur esprit de sacrifice. La responsabilité revient à un matériel volant dépassé, à l'écrasante suprématie aérienne allemande que les Alliés ne voulurent ou ne purent contrebalancer en engageant plus de moyens, et, surtout, à une extraordinaire série de malchances, d'erreurs dues au caractère routinier des instructions du temps de paix et à la longue mobilisation. Touchée à mort, privée de moyens de combat au deuxième jour du conflit, l'AM ne pouvait plus que montrer ses cocardes et sauver son honneur.

AU LOUP !

Après une période de tension, le rétablissement des congés fait régner le 9 mai une atmosphère euphorique dans les quartiers. Ce n'est pas sans surprise que, le 10 mai, les unités reçoivent entre minuit et 2 h du matin l'ordre d'alerte générale. Au loup, au loup ... à force de le clamer, plus personne ne croit à la guerre. Néanmoins, cet ordre implique le mouvement immédiat vers les terrains d'alerte. Les avions doivent décoller à l'aube. Curieusement, à part les avions de chasse, la plupart des appareils décolleront sans avoir armé leurs mitrailleuses car c'est interdit sauf en cas de guerre!

Contrairement à l'idée largement répandue, à part une notable exception, ce n'est pas l'attaque surprise initiale qui va surprendre et détruire au sol les avions. La plupart des bombardements atteignent des bases dont les avions, à l'exception de ceux qui sont en panne ou en révision, ont vidé les lieux. Sur l'aérodrome de Schaffen (Diest), un malheureux concours de circonstances entraîne la présence de quatre escadrilles. La 7ème du 3 A d'Evere est arrivée la veille pour procéder à des exercices de bombardement au camp de Beverloo.

Elle a été rejointe par la 5ème du 3ème Groupe de Nivelles (5 / III / 2A). L'urgence et le sérieux de l'alerte n'ont pas été transmis aux pilotes, les appareils sont, selon les ordres, alignés parfaitement face aux hangars. Les ordres prévoient le départ des onze Hurricane, fleurons de la chasse, en premier, mais, peu pressée, l'escadrille traîne. A 3 h, les premiers à prendre l'air sont les avions de Nivelles, commandés par le capitaine Boussa. Il est 4 h 25 lorsque le capitaine Guisgand. Qu'une inquiétude prémonitoire agite, prend sur lui de faire décoller ses 15 Gladiator. Deux pelotons ont déjà pris l'air. Il est 4 h 32. Au moment où le troisième s'apprête à les suivre surgissent à basse altitude, venant de l'est, trois bimoteurs de bombardement Heinkel III, toutes armes de bord en action. Ils sont aussitôt suivis par six vagues de bombardiers moyens, lançant une multitude de bombes légères et incendiaires. Aussitôt se déclenche un véritable enfer. Un des derniers Gladiator, au taxi derrière les Hurricane rangés face aux hangars, entre en collision, pneu crevé, avec l'avion du capitaine Charlier, commandant la 2ème escadrille. Les deux appareils flambent. Le bilan est catastrophique. A part deux Hurricane qui ont réussi à décoller à travers la plaine, tous les avions sont touchés. Trois ont flambé, six sont considérés comme réparables et l'un d'entre eux rejoindra le terrain d'alerte au cours de la journée. Douze Gladiator sont indemnes, tandis que les six Fox Hispano de la 7ème sont mis hors d'usage.

Quasi simultanément, toutes les principales bases du temps de paix font l'objet d'une sérieuse attaque. Entre 4 h 32 et 5 h 45, Deurne, Bierset, Nivelles, Evere, Gossoncourt, Gosselies et Knokke-le-Zoute sont bombardés. Certains terrains d'alerte n'échappent pas à la furie de la Luftwaffe. A Neerhespen, c'est à l'atterrissage que des Fox sont mitraillés au passage par une formation de bombardiers. La plupart sont incendiés. A Nivelles, où le major Lamarche, un réserviste ancien pilote de chasse de 1918, est le seul commandant de groupe à décoller à la tête de ses avions, les derniers chasseurs s'envolent sous les bombes. Le pilote

Van Molkot ignore l'ouverture des hostilités: c'est le feu d'assailants ennemis qui lui fait connaître la dure réalité. Il leur échappe par un gymkhana endiablé au ras du sol effectué, entre autres, autour de la brasserie de Boortmeerbeek. Il rejoint Brusthem et des-cend de son Fiat, encore tout flageolant d'émotion. « Miss » du Monceau, laissé en arrière-garde, décolle carrément sous l'attaque et rejoint après avoir été se poser à Wevelghem. Trois Fiat en révision sont restés en carafe sur la base: ils ne sont que légèrement endommagés mais ne seront pas récupérés.

A Gossoncourt (Goetsenhoven), ce sont les avions d'écolage qui encaissent. La plupart sont détruits, y compris les Koolhoven flambant neufs. A Evere, seuls le terrain et un hangar sont touchés. L'unique victime est le Lacab GRB, prototype d'un multiplace de combat baptisé par les pilotes « le Doryphore », écrasé par les superstructures du hangar. Au Zoute, l'escadrille d'Hoore (6 / III / 2Aé) a décollé à temps. Un unique Dornier 215 parvient, d'une salve bien placée, à détruire le hangar, où flambent deux Fox Hispano et des avions civils. Quelques vieux Firefly sont mis hors course. Les 13 avions de l'Ecole de Tir d'Ostende ont quitté Steene qui ne sera pas bombardé, pour arriver au Zoute en pleine bagarre. Ils ne sont pas touchés.

En conclusion, l'attaque surprise a détruit, comme avions d'arme, huit Hurricane, deux Gladiator, les six Fox Hispano de la 7 / III / 2Aé et les deux de la 6 / III / 2Aé, dix-huit avions en tout, sans compter les avions d'écolage et autres. Ce n'est pas une catastrophe, sauf pour les Hurricane. Hélas, forte de la suprématie aérienne, la Luftwaffe va rapidement devoir se livrer à un véritable jeu de massacre ...

L'AGONIE DE LA CHASSE.

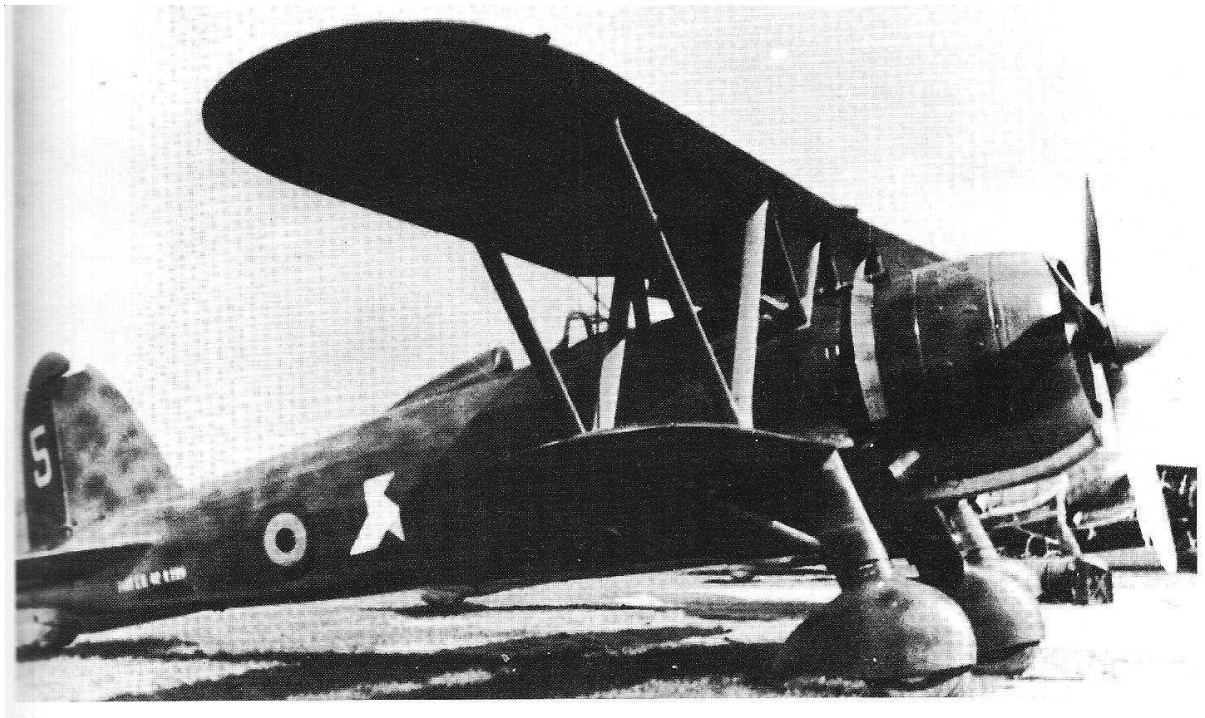
Nous retrouvons au terrain de campagne des Burettes (alias Le Culot ou Beauvechain), 13 Gladiator et trois Hurricane. Le capitaine Guisgand, commandant des « Comètes », fait camoufler tous les avions dans le seul petit bois existant à proximité. A peine arrivé, son commandant de groupe entre dans une grande colère à la vue de ce couvert truffé d'avions. Il exige leur dispersion sous des filets et branchages, moins efficaces, sur la plaine même. La journée du 10 mai se passe sans autre histoire. Le 11, vers 5 h 40, décolle une mission de six Gladiator chargés de protéger les neuf Fairey Battle envoyés sur les ponts non sautés du canal Albert. Six chasseurs pour protéger neuf bombardiers légers ayant trois objectifs différents. On croit rêver!

A peine arrivé dans la zone d'objectif, le peloton Guisgand est pris à partie par une quinzaine de Messerschmitt 109. Un combat tournoyant s'engage. Seule leur maniabilité permet aux biplans d'esquiver l'attaque tant bien que mal. Les pilotes allemands sont bien armés, leurs appareils sont plus rapides, ils travaillent en équipe. Le capitaine Guisgand, blessé et perdant son huile, sans freins, se posera en catastrophe près de Waremmes. Le sergent Denys Rolin, qui terminera sa carrière aux commandes d'un gros Boeing 747 de la Sabena, devra sauter en parachute de son avion en vrille. Tombé dans les lignes belges, Rolin est alors littéralement fait prisonnier par les soldats qui re-fusent d'accepter ses affirmations. Il est jeté dans une cave où, après avoir vu rouler et exploser deux grenades à manche lancées par des Allemands, il sera « délivré » par eux. Il s'agit certainement d'une des premières victimes de la *parachutite*, fruit de la guerre psychologique.

Le score est de trois à zéro en faveur des Allemands. Si Rolin est indemne, le pilote Clinquart s'est écrasé dans son avion en flammes et le sergent Pirlot est tombé avec son Gladiator près du canal Albert dans le triangle Tongres-Liège-Maastricht. On n'a jamais retrouvé ni le pilote ni l'épave de l'avion. La première escadre de chasse allemande (I / JG I) éprouvera le besoin de doubler le chiffre de ces trois victoires et d'en attribuer deux au Hauptmann Balthazar.

En début d'après-midi, le terrain est brusquement assailli par une douzaine de Messerschmitt 109 protégés par d'autres. Ils plongent en noria sur les avions rescapés, les incendiant l'un après l'autre aux armes de bord, canon et mitrailleuse. Les sept avions dispersés sur le terrain sont la proie des flammes. Vers 16 h 20, au moment où un Gloster atterrit en provenance des Etablissements d'Evere, la plaine est l'objet d'une nouvelle attaque, concentrée sur le petit bois. Après vingt minutes de carrousel, les assaillants s'en vont.

Deux avions brûlent, le Caudron Simoun estafette également. Les trois ou quatre appareils restants sont criblés de balles, inutilisables. Mais il y aura aussi de rares victoires. Les Fiat de Nivelles avaient pu décoller à temps. En cours de déplacement, le trio mené par le capitaine de Callatay, commandant la 3ème («Cocottes Rouges»), s'attaque à une formation de trimoteurs Junkers 52 qui largue des parachutistes (sans doute des mannequins). Aussitôt assaillis par une nuée de chasseurs de protection, les Belges parviennent à s'en dépêtrer. A 6 h 25 décolle une patrouille qui, à peine en l'air, engage le combat contre une quinzaine de chasseurs adverses. Le 1ier sergent Delannay est abattu, saute en parachute, mais, atteint par une balle, il décède avant son arrivée à l'hôpital. Son leader, Charles Goffin, abat un Me109 qui tombe à l'est de Waremme. Le journal de la I / JG I allemande rapporte le combat de 19 Me aux environs de Saint-Trond contre cinq Gladiator dont un est abattu. Un Me 109 gravement atteint s'abat près d'Aachen.



Fiat CR42 des « Cocottes Blanches » de la 4 / II / 2Aé de la base de Nivelles

Le peloton mené par le sous-lieutenant Offenberg (qui s'illustrera particulièrement à la RAF) attaque des bimoteurs Dornier 17. Jean Maes endommage l'un d'eux dont la fin n'a pu être certifiée. Dans la pagaille de 1940, peu de victoires pourront être homologuées. Par contre, la victime de « Pyke » Offenberg s'écrase à Alken sur la rive gauche du canal Albert. Le major Lamarche souhaitait une patrouille aérienne, mais, dès 9 h 36, le 2 A passe l'ordre de n'exécuter que les missions de protection demandées et aucune autre!

A Nivelles, l'explosion d'une bombe à retardement endommage deux Fiat qui regagnaient la plaine. Vers 14 h 30, le 10 mai toujours, une formation de chasseurs attaque l'aérodrome. Une patrouille de protection revenant au terrain aperçoit un Do 17. Son chef, le lieutenant Werner de Mérode le descend. Ce bombardier se serait écrasé à 5 ou 6 km au sud du carrefour de la route de Waremme. A 15 h 25, une importante formation ennemie attaque à la bombe et mitraille pendant dix minutes. Quatorze Fiat sont détruits!

Le 11 mai, le groupe rejoint Saint-Nicolas avec neuf Fiat. Le 13, l'AM renforce l'unité avec de vieux Firefly, ce qui provoque des protestations justifiées du commandant de groupe. Utiliser des avions incapables de rattraper leurs adversaires serait une aberration !

Le 14 mai, six Fiat CR 42 sont chargés de protéger la gare de Fleurus. Ils décollent à 11 h 30. Le combat ne tarde pas à s'engager. Le sergent de Moerloose attaque un bombardier. Selon Escadrilles au Combat de Jean Delaet, l'ennemi ne réagit plus et s'enfonce lentement jusqu'au sol où il capote. Victoire non homologuée, faute de témoignages suffisants. Le sergent Michotte tire sur un Me109, qui pique à la verticale et est abandonné par son pilote tandis que le capitaine de Callataÿ abat également un chasseur. Deux victoires quasi certaines, avec pour seule perte le Fiat de l'adjudant François aperçu dégageant une fumée noire et paraissant ne plus se défendre. Il atterrira, réservoir crevé, à Nivelles où l'avion sera abandonné devant l'avance allemande. Bien entendu, la D.T.C.A. belge ne fait pas le détail. Pas très experte en -identification en dépit des carnets de (mauvaises) silhouettes fournis, elle ne cesse de canarder les avions amis. Les fantassins ne sont d'ailleurs pas en reste

A 15 h 20, le GQG demande d'exécuter une mission en Firefly selon un itinéraire prescrit dans le but de « remonter le moral des troupes en montrant les cocardes belges ». La rage au cœur, le major Lamarche, escorté du sous-lieutenant du Monceau de Bergendal et de l'adjudant Leroy du Vivier, décollent en formation. Dans la région d' Haacht-Rijmenam, Leroy du Vivier (Qui deviendra à la R.A.F. le premier commandant d'escadrille étranger) est atteint par le tir ami, atterrit dans un mouchoir de poche au bout duquel il capote. Le pilote signale que tout va bien, mais il lui faudra un certain temps, malgré les fameuses cocardes publicitaires ou sédatives à montrer, malgré son excellent parlé bruxellois, pour être reconnu comme ami.

Le lendemain, 15 mai, une dernière mission de protection décolle à 12 h 42. Un des Fiat revient peu après: ennuis mécaniques. Les trois autres menés par Charles Goffin, combattent neuf chasseurs adverses. Le leader pense avoir descendu un de ses adversaires, victoire non confirmée. Le 16 mai, les six Fiat survivants et les huit vieux Firefly font mouvement pour Aalter et ensuite pour la France où ils participeront encore à des missions de défense. Mais, en ce qui concerne la campagne des 18 Jours, avec le départ des dernières « Cocottes », la chasse a vécu

Il faut cependant rattacher à la « chasse » l'unique combat du III / 2Aé, les « Aigles » à cercles bleus ou rouges. Les vieux Fox Hispano du 3ème Groupe du régiment de chasse ont rejoint Vissenaeken le 10 mai. L'état-major, qui ne doute de rien, va envoyer ces antiques biplans, qui atteignent péniblement le 300 à l'heure, armés de leurs deux misérables pétoires contre des bombardiers qui dépassent le 400 km/h et des Me109 deux fois plus rapides et armés de canons. A 8 h 35, trois pelotons de trois décollent et se dirigent vers le sud et le long de la voie ferrée Bruxelles-Liège. Tout d'un coup, ils sont attaqués par une nuée de chasseurs Me109, passant dans tous les sens à toute vitesse, ce qui donne aux pilotes l'impression incongrue de faire du sur-place. Certains de ces jeunes pilotes n'ont que quelques mois d'escadrille. Aileron droit et empennage arraché, l'adjudant Schoonbroodt rentrera en rase-mottes pour ne pas dévoiler l'emplacement du terrain de campagne mais devra cependant s'y poser.

Bilan de ce combat inégal, de ce dog fight de six Fox et de onze Messer-schmitt, trois avions belges abattus. Les pilotes Dufosse et Brel sont tués, Detal grièvement brûlé, quatre Fox sont indisponibles. Delaet parle d'un Me109 abattu sur la route de Kortessem mais le journal de la I / JG21 ne mentionne pas de pertes allemandes mais trois Gladiator descendus (les identifications des biplans par les Allemands se révélant souvent assez fantaisistes).

Le 11 mai, le III / 2Aé fournit une mission de protection qui se déroule sans incident. De 15 h 50 à 16 h 20, le terrain est violemment bombardé. Les quatre avions encore en état de vol décollent pour Aalter où ils seront utilisés pour des missions de reconnaissance. Faute de matériel, c'est le crépuscule des « Aigles » bleus et rouges qui se replient en France à leur tour.

Le bilan de la chasse belge est donc plutôt catastrophique. Sur un total 72 appareils opérationnels, sept ont été abattus en combat aérien et deux contraints à l'atterrissage, mis hors d'usage (trois Gloster, trois Fox, un Fiat abattus, un Fiat et un Gloster hors service). En revanche, pas moins de 47 appareils sont détruits au sol ou abandonnés sur place

(11 Hurricane, 11 Gloster Gladiator, 17 Fiat et huit Fox). Les photos des P.K (Propaganda Kompanien) allemandes le prouveront abondamment.

Outre la malchance, il faut noter aussi la terrible carence des moyens de défense terrestre. Les assaillants des plaines ont pu trop souvent opérer « comme au champ de tir ». La présence de canons Bofors de 40mm en plus grand nombre aurait certainement pu diminuer la précision des attaques.

LES DIX PETITS NEGRES.

Que deviennent pendant ce temps les escadrilles d'observation? Il serait trop long et fastidieux de passer en revue chacune d'entre elles. Elles ont toutes échappé à l'attaque initiale. Cependant, la journée du 10 mai ne se déroule pas sans pertes pour elles. Au 3ème Groupe, l'équipage formé du caporal Septroux, pilote, et du lieutenant Malchair, observateur, est chargé d'une mission de recherche du renseignement à la frontière est, dans l'Eifel. Abattu par la Flak, le pilote effectue un atterrissage forcé dans les cantons de l'Est, déjà envahis. En se faufilant, à pied et en vélo entre les éclaireurs ennemis, l'équipage rejoindra les lignes belges, puis via Verviers et Liège, son escadrille. Le lendemain, des Me109 en maraude taquent une des colonnes sur une route longeant la plaine de Seneffe. Ils aperçoivent les avions d'alerte mal dissimulés sous des filets de camouflage sur cette immense plaine plate. Bientôt trois avions flambent. Ceux qui sont cachés dans les vergers d'alentour n'échappent pas à l'attention ennemie mise en alerte. Après 20 minutes de mitraillage, il ne reste plus que deux Fox et un Morane 230 en état de vol. Au moment où il est question de les amener sur la plaine pour les évacuer, des militaires en retraite signalent la présence toute proche de l'ennemi. Les avions sont abandonnés, vraisemblablement sans être détruits. Il n'y a plus de 3ème Groupe !

Le largage de planeurs sur Eben-Emael et les débouchés de Maastricht, le lancer des mannequins, ont rempli leur mission et créé la psychose du parachutiste. Après les nonettes et les curés, les pilotes en seront les premières victimes comme en témoignent les pilotes de chasse abattus, Rolin et Leroy du Vivier. Pour les « Ploucs » belges, quelle différence y a-t-il entre une combinaison de vol et le smoke des paras allemands – qu'ils n'ont sans doute jamais vu ! – L'alerte aux parachutistes crée un climat d'insécurité permanent. Il atteint son paroxysme à la 3ème escadrille « Les feuilles de Houx » redéployée à Glabbek-Zuurbeemde au nord de Tirlemont. Vers 22 h on distingue une forte lueur blanche, un bruit d'avion qui s'éloigne et un chapelet de parachutes descendant très lentement vers le sol où ils déclenchent un bruit de mitrailleuses. Après quelques patrouilles infructueuses, et faute d'un armement d'infanterie, le capitaine décide d'évacuer en abandonnant les appareils. Seul, le lieutenant Taymans, pistolet au poing, restera pour défendre les coucous. Naturellement, il n'y avait pas l'ombre d'un seul parachutiste. Rappelés à leur devoir, les pilotes éprouveront certaines difficultés pour franchir la Ligne KW et aller récupérer leurs zincs.

Quand, heureusement, ils y arriveront, les déboires ne sont pas finis. Epuisé par les nuits de veille, le commandant d'escadrille s'endormira aux commandes de son brave Fox qui se posera gentiment, tout seul, dans les environs de Vilvorde. Malheureusement, l'avion accroche une clôture au redécollage et est détruit. Le 18 mai, l'escadrille perdra tous ses avions dans le bombardement d'Aalter (Quatre incendiés et cinq hors d'usage). Il n'y a plus de 2ème Groupe!

Le 4ème, redéployé à Loncée, essaime ensuite à Fosses, Piéton, puis en France où, à la date du 18 mai, il dispose encore de cinq Fox et de son Morane. Mais le 4ème Groupe ne participera donc plus à la campagne de Belgique.

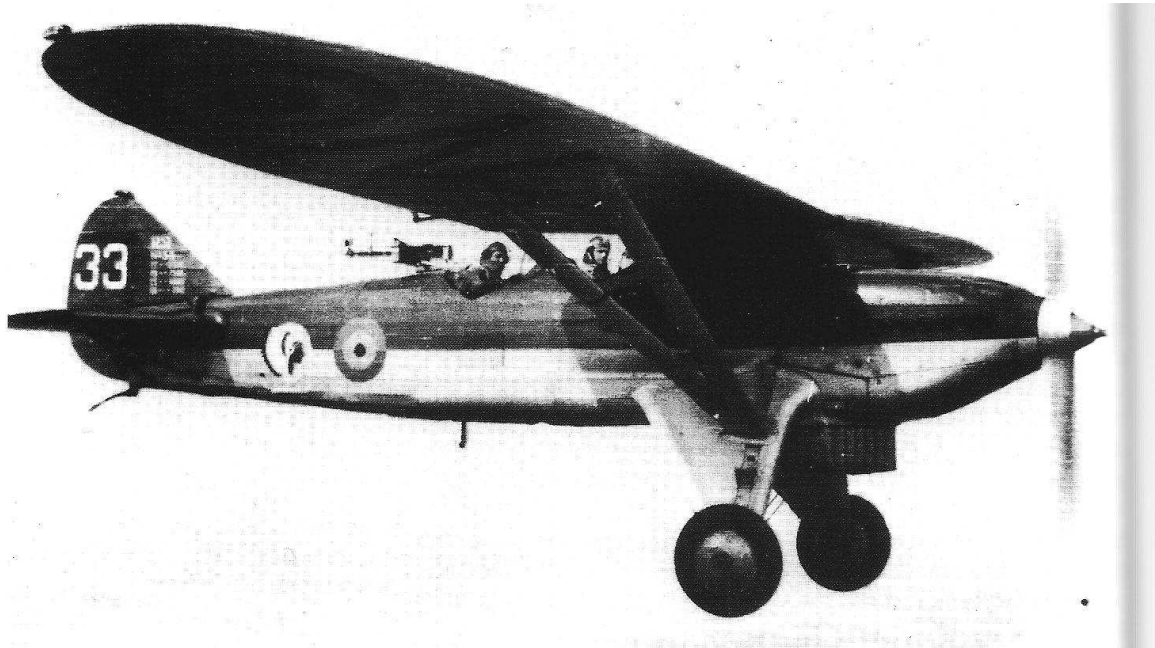
Curieusement, ce sont les unités d'observation équipées des plus vieux matériels qui vont « tenir » le plus longtemps. Au 1er Groupe, le capitaine Paulet est très exigeant pour le camouflage, seule protection valable devant la supériorité adverse. Neuf des douze Fox Rolls Royce Restrel sont disponibles, ainsi que le SV estafette. Mais, au fur et à mesure des déplacements, le nombre d'avions décroît. Le 15 mai, trois appareils sont abattus par la DCA légère au-dessus du canal Albert. Pour un des équipages, ce sera l'aventure tragique. L'observateur Beelen tué, le pilote Vandercruyssen pose en glissade son appareil qui est détruit.

Il devra se dissimuler dans des bosquets, se procurer un vélo dans une ferme, éviter les routes où patrouillent les automitrailleuses ennemies. Vandercruyssen devra passer la Nèthe à la nage avant d'être recueilli par des éléments motorisés. Monté en croupe, il est blessé à la cuisse par le tir d'une auto-blindée ennemie, puis, en tentant de forcer un barrage de blindés à l'entrée de Koningshooik, il est de nouveau blessé quand une rafale touche le conducteur de la moto. Soigné par les Allemands, ce « pilote motorisé » se retrouvera à l'hôpital de Mol. Finalement, le 23 mai, l'escadrille re- joint Steene avec huit Fox.

Faute d'autres moyens, les avions sont dissimulés ... dans les hangars! Le 25 mai, on croit être revenu aux beaux jours d'un Willy Coppens en 1917: on demande un volontaire pour attaquer un ballon d'observation allemand. Le pilote Haubert affrontera les défenses adverses sans parvenir à incendier la « saucisse ». L'escadrille terminera la campagne avec sept avions aux moteurs de plus en plus fatigués, après avoir effectué trente missions de guerre.

Les vieux Renard 31 de l'escadrille des « Sioux » de Bierset ont pu effectuer à temps leur redéploiement sur les terrains de campagne. Steenokkerzeel, Duras, Hemixem, Nieuwkerk, Sint-Niklaas-Waas, Swevezele, Lombardzijde: pas moins de sept déplacements pour la 9 / V/ 1A. Deux avions sont perdus du fait de l'ennemi et quatre par accident. L'escadrille accomplit 29 missions de reconnaissance. La 4ème mission, le 11mai, est interceptée par 8 Me110. Le vieux R31 se défend comme un beau diable, manoeuvrant au ras du sol, essayant de rejoindre les lignes. Malgré tout, un chasseur ennemi parvient à atteindre le moteur et l'avion atterrit en catastrophe non loin du château de s'Heerenshelderen. Les chasseurs s'acharnent sur le vaincu, obligeant l'équipage à se dissimuler dans les bosquets proches. Le Renard s'est vomi non loin de la carcasse incendiée d'un Battle belge, auprès duquel gît encore le cadavre du pilote, Timmermans. Séparément, pilote et observateur du R31 réussissent à rejoindre leur base en auto-stop. Le 23 mai, l'équipage Bailly-Warmont est abattu en flammes à Pecq près de Tournai. Le 28 mai, il reste -à l'escadrille cinq Renard et un SV.....

Le samedi 25 mai, le commandement du régiment d'observation communique :: « Si l'armée devait quitter le territoire national, le commandant du V / I / A est chargé d'emporter l'étendard du 1Aé et d'atterrir avec son groupe à Manston (G.B.) ». Des essais sont effectués en vue de transporter deux passagers par avion. Ils sont concluants. Le carnet de la I/A note que le 26 mai des instructions sont envoyées pour le cas où ordre serait donné de quitter la Belgique à destination de la France ou de l'Angleterre. Il faut désigner dès -maintenant les équipages partant sur les avions disponibles. Les commandants de groupe ne peuvent en faire partie. Cette liste est préparée en tenant -compte des capacités particulières et de l'âge du personnel volant. Ainsi donc, certains ont déjà les yeux tournés vers l'Angleterre.



Un vieux Renard 31 des « Sioux » de Bierset, tel qu'il partit en guerre !

Dès l'annonce de la capitulation, les pilotes belges songent à utiliser les rares avions survivants pour passer la Manche. Hélas, leur initiative est prévenue par le sabotage systématique de tous les appareils dont le commandement a fait tourner les moteurs sans huile, jusqu'au grillage. Il semble que ce soit le général Duvivier lui-même qui ait donné les instructions pour la mise hors service du seul matériel qu'il était encore possible de soustraire à l'ennemi. Quand on songe que le général Legros, replié en France, avait pris un accord avec les Britanniques pour faire passer en bloc tout le personnel de l'aviation belge en Angleterre - ce qui fut refusé par la gouvernement - on mesure les opportunités perdues!

L'admiration va aux équipages qui, dès le premier jour, connaissant les conditions dans lesquelles ils vont devoir opérer, prennent cependant l'air. Même les troupes belges et les Alliés les canardent. Il faut aussi souligner l'efficacité du personnel au sol, contraint à de multiples déplacements et redéploiements. Malgré la cohue des réfugiés et des troupes en retraite, aucune escadrille ne perd ses moyens logistiques. Seules les mesures de camouflage des terrains et des avions ont assuré la survie des escadrilles d'observation.

ET LES AUTRES?

L'histoire du 3ème Régiment d'Aéronautique est fort brève. Son 1er Groupe perd treize de ses avions, mitraillés au moment de l'atterrissage sur le terrain de Neerhespen. Le lendemain, quatre autres Fox subissent le même sort. Le dernier avion est abandonné. En 48 heures, le 1er Groupe a cessé d'exister.

Le 2ème Groupe comporte deux escadrilles également, mais les six Battle qui lui étaient alloués sont passés à la 5ème escadrille. L'épopée glorieuse et tragique des Fairey Battle sur les débouchés de Maastricht et les ponts du canal

Albert a déjà été contée: sur neuf Battle engagés dans cette mission de sacrifice, six furent abattus, cinq aviateurs tués et quatre blessés. Avant d'être écrasés dans le bombardement d'Aalter, les Battle effectuent encore six missions de reconnaissance où ils récoltent maints projectiles amis et ennemis.

De leur côté, les Fox de la 7ème effectuent également six missions de reconnaissance. Le 16 mai, leurs deux équipages sont abattus par le feu ennemi. -Mitraillant les troupes au sol à Holsbeek près de Louvain, l'avion du sergent Soete est abattu. Le capitaine Guy de Briey, son observateur, tente de sauter en parachute mais l'avion est trop bas et le parachute n'aura pas le temps de se déployer. L'équipage Maquet- Thibault de Boesinghe est touché en plein moteur par une rafale. Sous le feu, il se pose dans les premières lignes. Gravement blessé, Thibault mourra à l'hôpital.

Les écoles, dispersées sur les terrains de Deurne, Tirlemont, Sint-Denijs-Westrem, Wevelgem et Gosselies subissent des sorts divers. A Tirlemont, les -avions d'écolage ont été stupidement rangés face au hangar: pas un n'en réchappe. Les quinze SV4B flambant neufs de Gand échappent aux bombardements. Wevelgem est bombardé. Les rescapés sont évacués immédiatement -vers la France, parfois pilotés par des élèves! Quant aux Etablissements ils se sont repliés à Zedelgem, Zwevezele et Loth. Ils livrent aux unités sept avions -soit deux Gloster, un R31, un Fiat et trois Fox. Mais aucun des avions endommagés par l'ennemi ne semble avoir pu être récupéré.... Face à l'activité aérienne allemande, pas question de faire monter les ballons de notre aérostation. Seul l'ennemi peut se payer ce luxe. L'aérostation sera évacuée en France.

REQUIEM POUR LES COCARDES BELGES.

Il est assez malaisé, au vu des documents existants, d'établir le bilan précis des opérations aériennes. Dans la compilation en annexe, il faut considérer comme abattue « par la DCA amie ou ennemie » que les appareils qui ont dû se poser en campagne. De nombreux appareils ont été abandonnés ou incendiés sur les terrains de campagne suite aux avaries subies en mission.

Une première remarque concerne le manque de protection des aérodromes. Seuls les canons de 40mm Bofors s'avèrent d'une certaine efficacité en dépit de leur rayon d'action insuffisant comme leur nombre (théoriquement, une section de deux pièces par aérodrome occupé!). L'ennemi a pu attaquer à son aise ... Du fait des nombreux déplacements et du manque d'avions estafettes, les transmissions ont souvent créé des problèmes. Le manque d'aménagement (camouflage) des terrains de campagne a facilité leur repérage rapide. Dans la première journée de guerre, les trois bases de chasseurs sont attaquées avec succès ainsi que trois terrains des escadrilles de reconnaissance et de bombardement.

L'infériorité du matériel volant est flagrante, comme le prouve le résultat des combats. Mais surtout, c'est la doctrine d'emploi qui s'est révélée catastrophique. La mise aux ordres a priori empêche le rendement maximum des moyens disponibles. Par exemple, une escadrille allouée à un Corps d'armée non engagé reste inemployé alors qu'elle pourrait être utilisée au profit d'autres unités. C'est ici que la subordination à l'armée de terre a prouvé ses défauts, mais il est juste de reconnaître que les mêmes reproches peuvent être faits aux alliés. La grande supériorité des Allemands, outre les performances supérieures de leurs équipements, est due à l'emploi judicieux de leurs moyens. Il faudra longtemps aux Anglo-Saxons pour atteindre le niveau de la Luftwaffe dans ce domaine!

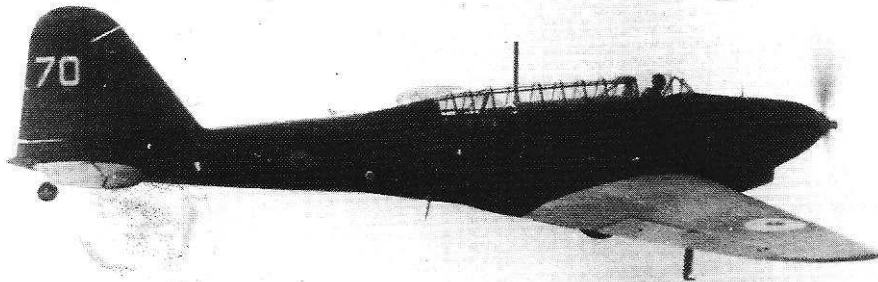
Tous les avions alliés eussent apprécié une meilleure discipline de feu anti-aérien de la part des troupes au sol, pour lesquelles, manifestement, tout avion ne pouvait être qu'ennemi.

Dans la coopération air-sol, une utilisation systématique des grenades SEGA par les avions belges en mission eût contribué à ralentir les colonnes ennemies et, surtout, à diminuer le volume de leur feu défensif.

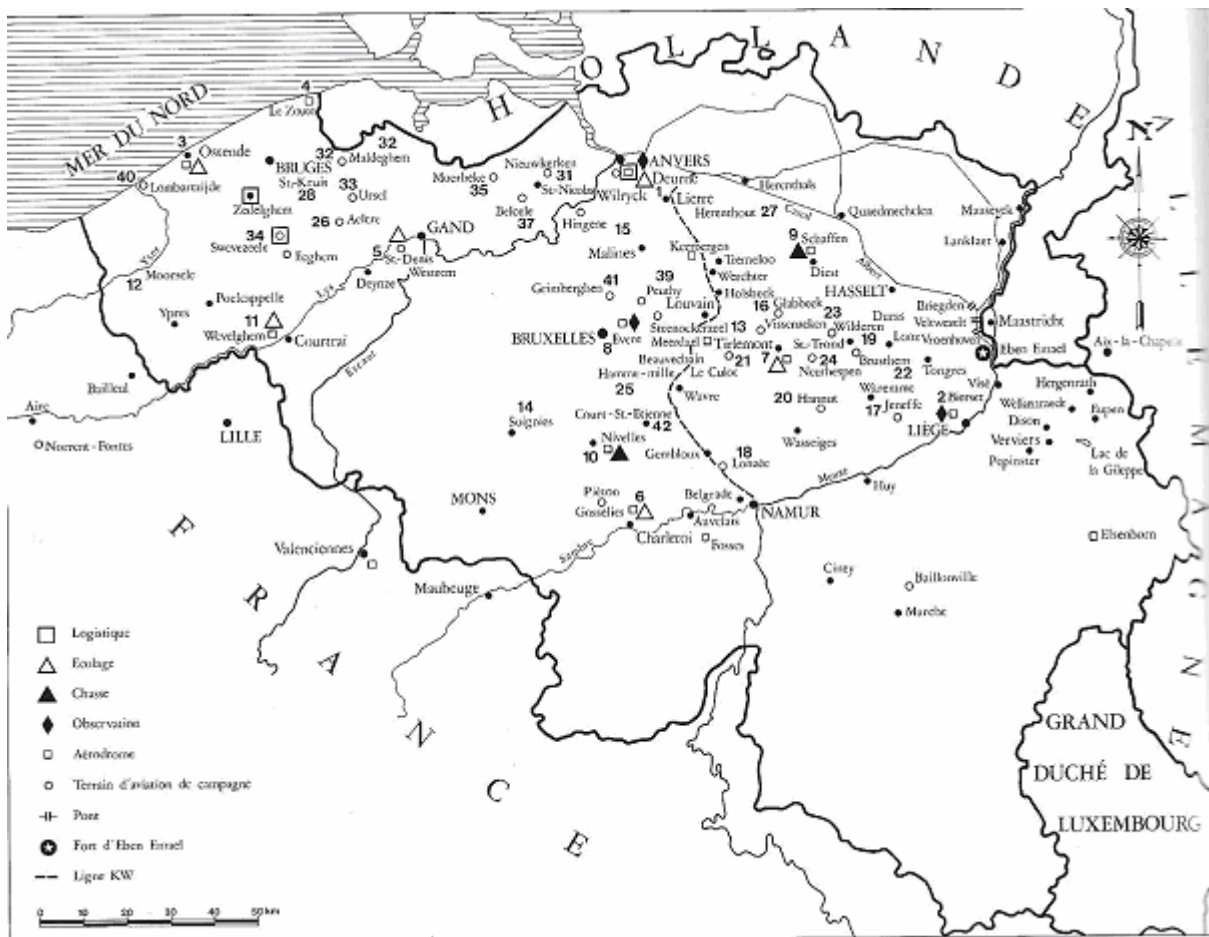
De nombreuses critiques peuvent donc être portées, tant contre les responsables de la défense qu'envers les chefs de l'aviation. Il n'en demeure pas moins que le personnel navigant a fait preuve, dans un combat qu'il savait perdu, d'un courage et d'une abnégation dignes de tout éloge. La pluie de citations distribuées à l'Aéronautique Militaire ne peut trouver sa justification que de ce fait.

Ne pas tenir compte des enseignements de l'Histoire condamne à la revivre. Seule l'utilisation de matériel performant par du personnel qualifié, opérant au sein d'une alliance bien soudée, peut assurer aux petits pays comme la Belgique une force de dissuasion et de protection valable.

(Source : Article de Michel Terlinden in "Jours de Guerre " n°3 Editions Crédit Communal de Belgique)



Le Fairey Battle T40, l'avion dans lequel le capitaine Glorie trouva une mort héroïque au Canal Albert



Déploiement des unités aériennes Belges avant le 10 mai 1940

ANNEXES

ORDRE DE BATAILLE DE L'AERONAUTIQUE MILITAIRE

UNITE	Commandemen	Insigne	Base	Aérodrome campagne	Effectifs: disponibles	Aux ordres
1^{er} REGIMENT D'AERONAUTIQUE	Col. Foidart					
1^{er} GROUPE (I / 1 A)	Cdt. Burniat					
.. (I / I / 1A)	Cap. Paulet	Mouette	Deurne	Hingene	12 / 9 Fox RR, 1 SV	IV C.A. et V C.A.
2^{ème} GROUPE (II / 1A)	Cdt. Gobert					
3^{ème} Escadrille (3 / II / 1A)	Cap. Willenaers	Feuille de Houx	Gossoncour	Glabbeek	12 / 12 Fox RR, 1 MS 230	II C.A.
3^{ème} GROUPE (III / 1A)	Cdt. Thyou					
5^{ème} Escadrille (5 / III / 1A)	Cap. Wibin	Hirondelle	Gossoncour	Jeneffe	10 / 10 Fox HS, 1 MS 230	III C.A. et PFL
4^{ème} GROUPE (IV / 1A)	Cdt. Lahaye					
7^{ème} Escadrille (7 / IV / 1A)	Cap. Yan Hooreweder	Diable	Gossoncour	Lonzée	9 / 7 Fox HS, 1 MS 230	VII C.A. et
5^{ème} GROUPE (V / 1A)	Cdt. Breu1hez					
9^{ème} Escadrille (9 / V / 1A)	Cap. Lekeuche	Sioux Bleu	Bierset	Duras	11 / 11 Renard R 1 SV 5	C.C.
6^{ème} GROUPE (VI / 1A)	Cdt. du					
11^{ème} Escadrille (11 / VI / 1A)	Cap. Henry de la Lindi	Sioux	Bierset	Hannut	10 / 8 Renard R 3 / 2 SV 5	I C.A. puis VI C.A.
2^{ème} REGIMENT D'AERONAUTIQUE	Col. Baron de Woelemont		EM à			
1^{er} GROUPE (I / 2 A)	Maj. Hendrickx					
1^{ère} Escadrille (I / I / 2A)	Cap. Guisgand	Comète	Schaffen	Le Culot	15 / 24 Gloster Gladiator	
2^{ème} Escadrille (2 / I / 2A)	Cap. Charlier	Chardon	Schaffen	Beauvechain	15 / 11 Hurricane	
2^{ème} GROUPE (II / 2 Aé)	Maj. Lamarche					
3^{ème} Escadrille (3 / II / 2A)	Cap. de Callatay	Cocotte Rouge	Nivelles	Brusthem	15 / 15 Fiat	
4^{ème} Escadrille (4 / II / 2A)	Cap. Baron	Cocotte Blanche	Nivelles	Brusthem	12 / 8 Fiat CR42	
3^{ème} GROUPE (III / 2A)	Maj. De Bock					
5^{ème} Escadrille (5 / III / 2A)	Cap. Boussa	Aigle Bleu	Nivelles	Vissenaeken	19 Fox Hs	
6^{ème} Escadrille (6 / III / 2A)	Cap. d'Hoore	Aigle Rouge	Nivelles	Vissenaeken		

Bilan des opérations

UNITE	AVIONS			ABATTUS			ACCIDENTES	DETRUITS AU SOL	ABAN-DONNES/INCENDIE	RESTE	MISSIONS DE GUERRE	PERTES EN MISSION	
	prévus	existants	disponibl	en combat	par ou	DCA						Tués	Bl.
1 / I / 1 A	12	12	9	17 ¹	4		1	-	2	6	30	3	
3 / II / 1 A	12	12	12	0	2		2	9	2		11		4
5 / III / 1 A	12	10	10	0	1		0	5	2		3		
7 / IV / 1 A	12	9	7	0	0		1	2	2	5 ?	3		
9 / V / 1 A	12	11	11	0	0		2	1	1	4	29		1a
11 / VI / 1 A	12	10	8	1 + 1 ? ²	1		2	-	-	5			
1 / I / 2 A	15	15	13	3 + 1 ³	0		0	8	1		1 b		
2 / I / 2 A	15	13 ?	11	0 ^d	0		0	10	1		c	1	
3 et 4 / II / 2 A ⁴	30	25?	23	1 + 1 ²	0		0	14	3 ^d	6	9 à 10	1	
5 et 6 / III / 2 A ⁴	30	20?	19	3	0		0	10		6 ^e	2 ^e	2	1
1 et 3 / I / 3 A	24	18	18	0	0		0	17	1	7 ^f	0		lf
5 / III / 3 A	12	14 ^g	13	2	4		0	2 ⁵			ll		
7 / III / 3 A	12	10	8	1	3		0	7			6	1	3 -
BILAN	210^h	179	143	11 + 2 + 2 ?	15		8	85	15	33	106	8	8

REMARQUES:

a Un avion passé à la 11^{ème}

b Unique mission avec 6 avions.

c Un combat en route pour Beauvechain.

d Non détruits à Nivelles.

e 12 sorties. Transférés au 3Aé.

f Mitraillé au sol.

g Renfort de 6 venant de la 9/II/3Aé

h Plus 24 au 2^{ème} Groupe 3Aé.

NOTES:

¹ Ne concerne que les avions d'arme, pas ceux de liaison des estafettes (MS 230, SV5, etc.)

² Missions Degreef-Crulers disparue le 25 mai et Bailly-Warmont abattue à Pecq le 23 mai 1940 (chasse ou DCA?).

³ Avions de Guisgand et François contraints à l'atterrissage endommagés. Le Gloster a été incendié sur place.

⁴ Contrairement aux affirmations du général allemand Galland.

⁵ Deux avions entrés en collision à l'aube du 10 mai.

⁶ Passés au III / 3Aé.

N.B. Willy Coppens donne 181 avions existants. Ici les chiffres sont basés sur les rapports des commandants d'unité. Selon les sources, les chiffres varient de 1 à 3 unités!



L'étude de la balistique est habituellement divisée en trois parties: interne, externe et terminale. La balistique interne est ce qui se produit entre la cartouche mise à feu et le projectile quittant le tube. La balistique externe concerne le vol du projectile alors que la balistique terminale décrit ce qui se produit au moment de l'impact du projectile sur la cible.

LA BALISTIQUE INTERNE :

Dès que l'amorce met à feu la charge propulsive, il y a production de gaz qui s'accumulent rapidement sous des pressions considérables. C'est ce gaz sous pression qui va pousser le projectile hors du tube. Les caractéristiques des poudres propulsives sont telles que la pression maximale est atteinte presque instantanément. Au fur et à mesure que le projectile progresse dans le tube, le gaz à plus d'espace et la pression décroît. Cette pression est cependant encore considérable au moment où le projectile quitte la bouche, entraînant une expansion rapide du gaz propulseur dans l'air qui entraîne le bruit caractéristique d'une arme à feu. Cette expansion finale, couplée à la fin du frottement du projectile contre le tube donne la poussée finale au projectile qui atteint sa vitesse maximale à la sortie du canon.

Les armes équipées de récupérateurs emprisonnent une partie des gaz propulseurs empêchant que ceux-ci se dispersent violemment à la sortie du tube. Habituellement ces récupérateurs offrent un espace supplémentaire aux gaz en expansion et permettent de libérer ces derniers plus lentement. Cela explique que les tubes récupérateurs soient encombrants.

Les différentes armes fonctionnent à des pressions de gaz différentes; celle-ci est plus basse dans des pistolets ou des fusils de chasse que dans des fusils ou des armes automatiques. Quelques munitions de 9 mm destinées à des pistolets-mitrailleurs sont chargées à des pressions plus élevées que la normale ce qui peut rendre leur emploi dangereux dans un pistolet de même calibre. Dans les cartouches de fusils et les munitions d'artillerie, la charge propulsive est la plus importante possible, en tenant compte de la résistance du tube, afin d'avoir des pressions élevées.

ENERGIE A LA BOUCHE :

L'énergie à la bouche est exprimée en Joules, en Livres/Pieds, plus rarement en kilogramme/mètre selon les formules suivantes:

Joules: multiplier la masse du projectile en grammes par le carré de la vitesse initiale du projectile en mètre/seconde (m/s), puis diviser le résultat par 2000.

Livres/pieds: multiplier la masse du projectile en livres par le carré de la vitesse initiale du projectile en pieds/seconde (fps), puis diviser le résultat par 64.

Kilogramme/mètre : diviser la masse par 2 puis multiplier par le carré de la vitesse initiale du projectile en m/s, puis multiplier le résultat par 110.

Pour convertir des Livres/pieds en Joules, multiplier par 1,348

Pour convertir des Joules en Pieds/livres, multiplier par 0,742

15,432 grains = 1 gramme, 2,205 livres = 1 kilogramme et 3,281 Pieds = 1 mètre.

Il faut noter que dans le calcul de l'énergie du projectile en sortie de canon, la vitesse initiale est plus importante que la masse du projectile. Doubler la vitesse initiale d'un projectile quadruple son énergie alors qu'un doublement de la masse du projectile ne fait que doubler son énergie.

Pour un calibre donné, il y a une limite pratique à la quantité de propulseur qui peut être employée. La loi des rendements décroissants s'applique et augmenter la taille de l'étui pour qu'il contienne plus de poudre propulsive ne permet pas d'obtenir des rendements proportionnels. Les gaz en excédents ne peuvent être utilisés avec efficacité, l'on parle alors d'"alésage d'excédent". Ces cartouches très chargées en poudre propulsive ont des caractéristiques de mise à feu désagréables avec un flash et un souffle importants à la bouche. Les tubes doivent être plus longs afin que la poudre propulsive ait le temps de brûler et produire une vitesse initiale élevée.

La masse du projectile a également une influence. Un projectile d'une masse "moyenne" produira l'énergie la plus élevée. Avec un projectile plus léger, la poudre propulsive doit brûler rapidement afin d'atteindre une vitesse initiale plus importante. Pour un projectile lourd, la poudre propulsive doit brûler plus lentement afin de réduire la crête de pression.

Quelle est la vitesse initiale maximale que peut atteindre un projectile ? Celle-ci est limitée par le taux d'expansion du gaz propulseur. Dans un fusil, la limite pratique est d'environ 1.200 m/s, atteint dans des fusils de petits calibres modernes (ou dans les fusils antichars de la Seconde Guerre mondiale) qui ont besoin seulement de balles légères. C'est également la vitesse initiale maximale pour les pièces d'artillerie tirant des obus conventionnels. Les vitesses les plus élevées sont atteintes avec les munitions sous-calibrées type APFSDS, très léger par rapport au calibre, qui peuvent atteindre 1.800 m/s proche de la limite théorique pour une arme à feu employant une poudre propulsive.

La longueur du tube est également un facteur important dans la vitesse initiale du projectile. La longueur du tube est exprimée en "Calibre", l'on divise la longueur du tube par le calibre de l'arme. Ainsi, un Bofors moderne a un tube de 70 calibre de long (70x40 mm), exprimé sous la forme L/70, alors qu'un Bofors de la Seconde Guerre mondiale avait une longueur de 56 calibres, L/56.

Je vais passer, volontairement, sur le Recul et l'influence que ce dernier peut avoir sur la conception d'une arme en me limitant à ces quelques remarques: Le recul dépend de l'élan du projectile (qui peut être calculé très simplement en multipliant sa masse par sa vitesse initiale) et du gaz s'échappant (qui dépend des caractéristiques de la poudre propulsive et de la longueur du tube). L'utilisation d'un frein de bouche permet de réduire le recul d'environ 30% en détournant les gaz vers les côtés ou vers l'arrière. Un frein de bouche va, par contre, augmenter le souffle et le bruit perçu par le tireur et provoquer un nuage de poussière permettant de déterminer la position de la pièce. Par contre, l'affût de l'arme peut être plus léger car ayant à absorber un recul moins important.



BALLISTIQUE EXTERNE :

La balistique externe d'un projectile est liée à sa vitesse initiale et à son coefficient balistique. Ce dernier va permettre de calculer à quel taux la vitesse du projectile décroît tandis que la vitesse initiale donne la base de départ à cette vitesse décroissante. Ces deux éléments couplés à la pesanteur donnent la trajectoire du projectile. Dans un fusil ou un canon, un temps de vol réduit est souhaitable car il maximise la probabilité de coup au but. Il s'agit d'un tir tendu. Ce dernier a également pour conséquence que le projectile touche sa cible avec une vitesse, et donc une énergie, élevée. Une arme à tir plongeant, tirant sous un pointage en site supérieur à 45° permet par contre de toucher des cibles abritées par des retranchements ou des élévations de terrain.

Les deux éléments qui déterminent le coefficient balistique sont la densité sectionnelle (écart-type) et le facteur de forme. L'écart-type est le rapport au calibre de la masse du projectile.

Pour les mesures métriques, multiplier la masse du projectile en grammes par 1,422 puis diviser le résultat par le carré du calibre de l'arme. Ainsi pour une balle de 12,7 mm pesant 40 grammes : $(40 \times 1,422) / (12,7 \times 12,7) =$ un écart-type de 0,353.

Pour les mesures impériales, diviser la masse du projectile en livres par le carré du calibre en pouces. (si la masse de la balle est exprimé en grains, diviser par 7.000).

Plus le chiffre de l'écart-type est important, plus la conservation de vitesse sera importante. Le facteur de forme est plus compliqué à calculer et mesure l'efficacité aérodynamique de la forme du projectile. Le facteur de forme est différent aux vitesses subsoniques et supersoniques. Ceci explique que les projectiles tirés d'un obusier ne puissent être utilisés à partir d'un canon de même calibre sans baisse de performances.

BALLISTIQUE TERMINALE :

Deux effets sont à distinguer suivant la nature de la cible (cible molle ou cible dure). Je ne vais pas trop m'étendre sur le sujet si ce n'est pour rappeler que, la chair étant 400 fois plus dense que l'air, il y a déstabilisation du projectile qui va poursuivre sa course dans le corps et que l'énergie résiduelle du projectile va déterminer les effets observés sur la cible. La balistique terminale n'est intéressante à étudier que dans deux cas : les effets physiopathologiques résultant d'un impact sur un corps (cible molle) et les effets mécaniques d'un impact sur un blindage (cible dure).

Concernant les cibles molles, un spécialiste en balistique, M.H.JOSSERAND, a proposé un coefficient d'efficacité pour les munitions, dénommé Stopping Power (StP), ou pouvoir d'arrêt, qui correspond à l'énergie du projectile (en Kgm) multiplié par sa surface (en cm²) : $1 \text{ StP} = 1 \text{ Kgm} \times 1 \text{ cm}^2$.

Il a proposé une échelle d'efficacité des munitions selon leurs conséquences pathologiques :

- moins de 5 StP : pas d'effet de choc ;
- 6 à 15 StP : choc léger ;
- 16 à 35 StP : choc réduit ;
- supérieur à 35 StP : choc important avec effet immédiat d'assommoir.

Les deux autres caractéristiques importantes d'une munition en matière de balistique terminale sont le pouvoir vulnérant, qui correspond à la quantité de dommage qu'une balle occasionne sur des tissus vivants, et la capacité de perforation (ou Perf).



Cette dernière exprime l'aptitude d'un projectile à traverser des obstacles et à pénétrer la cible. Elle peut s'exprimer en divisant l'énergie du projectile par sa surface frontale en tenant compte de sa densité sectionnelle. Cette dernière est fonction de sa masse par rapport à sa surface en contact avec la cible. Plus le projectile est lourd, étroit et long, plus il est perforant.

Dans une munition antichar, l'on utilise des matériaux très denses ce qui permet d'avoir une masse plus importante par rapport au diamètre du projectile. L'acier a ainsi une densité de 7,8, le plomb de 11,3, l'uranium appauvri de 19,1 et le tungstène de 19,3. Le matériau utilisé doit, d'autre part être dur, afin de ne pas s'écraser contre la cible, accroissant par là la surface en contact avec la cible et faisant diminuer la capacité de perforation, ce qui écarte l'usage du plomb.

Pour la même raison, il faut employer un matériau dont le point de fusion est le plus élevé possible, une partie de l'énergie se transformant en chaleur à l'impact. Le tungstène constitue le matériau idéal avec un point de fusion de 3.400°C. contre 1.130°C. à l'uranium appauvri avec une dureté deux fois supérieure, 500 dureté Vickers (Hv) contre 250 Hv pour l'uranium. Ce raisonnement n'est cependant valable que dans le cadre d'une perforation par effet purement mécanique, l'uranium agissant également par effet chimique.

Le point de fusion plus bas de l'uranium permet à un pénétrateur constitué de ce dernier matériau de faire fondre le solide tout en continuant sa trajectoire grâce à l'importante force cinétique fournie au moment du tir, brûlant tout sur son passage grâce à ses caractéristiques pyrophoriques. En outre, l'uranium appauvri présente l'avantage d'être produit gratuitement puisqu'il s'agit d'un déchet...



Obusiers ou Canons ?

Canons et obusiers sont tous deux des pièces d'artillerie. Il y a cependant entre eux des différences essentielles de conception et de mise en oeuvre tactique.

Durant des siècles, le canon a été la pièce d'artillerie la plus commune. La caractéristique du canon est son angle d'élevation réduit quand il tire. Son projectile vole suivant une ligne proche de l'horizontale. Depuis plus d'un siècle, la charge de poudre et le projectile ont été réunis dans une même cartouche, introduite en une seule fois dans la culasse de la pièce, ce qui simplifie le chargement. Dans le cas des grosses pièces de siège ou de marine, l'obus reste séparé de la gorgousse (explosif) en raison du poids considérable de ces deux éléments. La nature de son tir fait du canon une arme idéale pour attaquer des cibles visibles. Il dispose en général de longs tubes, ce qui ajoute à la précision de la trajectoire. Les obusiers, en revanche, ont généralement des tubes courts. Leurs ancêtres sont les mortiers. On a recours à eux essentiellement pour tirer très haut, afin que l'obus tombe presque à la verticale sur l'objectif à détruire, c'est à dire suivant un angle de tir élevé, supérieur à 45°. Dans l'obusier, la charge reste séparée de l'obus. Contenue dans une enveloppe de toile, elle est plus ou moins importante et selon elle varient tant la vitesse initiale du projectile que sa portée. La courbure de la trajectoire permet à l'artilleur de viser des objectifs cachés à sa vue, par exemple derrière une colline. Le poids de l'obus, l'angle de tir et l'importance de la charge sont les trois facteurs qui entrent en jeu dans le calcul du tir, en fonction de la cible et du résultat recherché.

Comme le canon a une portée plus grande que l'obusier, il peut être placé à une certaine distance de la ligne de front. En revanche, l'obusier doit être placé le plus en avant possible afin de l'utiliser jusqu'à sa portée maximale.

Afin de profiter de toutes leurs possibilités, les grandes formations utilisaient les deux types d'artillerie (canons de 75 mm et canons de 155 mm Court, par exemple, pour l'artillerie divisionnaire française). Au Royaume-Uni - jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale -, les régiments (groupes) comportaient deux batteries d'artillerie de campagne et une d'obusiers. Mais depuis cette époque s'est affirmée une tendance qui consiste à réunir les attributs et les fonctions des deux genres dans une même pièce de conception nouvelle. L'Ordnance, Q.F., 25-pounder britannique fut l'un des tout premiers produits de ce compromis, remplaçant à la fois les canons Ordnance, Q.F., 18-pounder et les obusiers Ordnance, Q.F., 4,5-inch. L'astuce consistait essentiellement à remplacer l'affût par un modèle biflèche s'ouvrant en ciseaux et permettant par conséquent d'élever le tube en baissant la culasse. Ce nouveau canon pouvait, à volonté, utiliser des cartouches ou des obus accompagnés de gargousses de poids variable selon la fonction désirée.

Aujourd'hui, la division entre canons et obusiers est difficile à observer. Tous les modèles récents sont capables de tirer sous des angles importants tout en disposant de longs tubes. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, la différence entre canons et obusiers était encore marquée. Les Américains et les Allemands optèrent en faveur de l'obusier pour leurs batteries de campagne, pensant que sa flexibilité l'avantageait par rapport au canon.

Les canons antichars :

La lutte antichar requiert un matériel d'artillerie à tir tendu, donc un canon, en raison du caractère fugace de la cible qui nécessite un temps de vol réduit pour le projectile. Le tube de l'arme doit être long pour augmenter tant la vitesse initiale, donc l'énergie du projectile, que la précision de l'arme. Tous les canons de campagne peuvent être théoriquement utilisés pour la lutte antichar (comme le 75 français en 1940). L'augmentation de l'épaisseur des blindages demanda vite de trouver des solutions à cette lutte entre l'obus et la cuirasse. L'apparition des charges creuses permit de conserver dans leur rôle antichar des armes à vitesse initiale relativement réduite. L'autre solution consistait à augmenter la vitesse initiale du projectile, afin d'accroître son énergie à l'impact, en utilisant des tubes très longs et/ou des projectiles sous-calibrés.



Les munitions d'artillerie peuvent se classer en deux grandes catégories:

- les munitions brisantes ou explosives, destinées à agir par effet de souffle et dispersion d'éclats lors de leur explosion;
- les munitions perforantes, destinées à percer des blindages par effet mécanique ou chimique (cas des projectiles à charge creuse).

L'on peut y rajouter les munitions éclairantes, fumigènes, chimiques et nucléaires... Toutes ces munitions font l'objet d'une codification permettant d'identifier leur destination (HE = High Explosive ou explosif, AP = Armour Piercing ou perforant, etc.)

A- Les munitions antichars :

Les munitions antichars agissant par effet mécanique (énergie délivrée au moment de l'impact sur la surface à percer) sont de plusieurs types:

AP = Perforant. Il s'agit de la forme la plus simple des projectiles antichars, consistant en un obus plein (ou boulet dans la terminologie française) ou disposant d'une très faible charge d'explosif;

APC = Armour Piercing Capped, Perforant à ogive où l'ogive est une partie en métal moins dur que le reste du projectile afin d'absorber le choc initial;

APCBC = APC Ballistic Cap, Perforant à ogive et coiffe balistique, le même que précédemment avec une coiffe balistique afin d'améliorer son aérodynamisme;

APHE = Perforant explosif, il s'agissait du projectile perforant le plus utilisé à la fin de la Seconde Guerre mondiale sur les calibres de 75 mm et plus;

HVAP = High Velocity Armour Piercing (ou APCR = Armour Piercing Composite Rigid), Perforant à grande vitesse initiale, qui consiste en un obus perforant plus léger que d'ordinaire consistant en un coeur constitué d'un matériau dense avec le reste de l'obus constitué de matériaux légers (comme l'aluminium). Le Panzergranate 40 de la Seconde Guerre mondiale est un exemple de ce type de munitions;

APCNR = Armour Piercing Composite Non-Rigid, similaire au précédent mais se déformant dans le tube comme dans les canons à âmes coniques allemands ou les canons de 2-pdr équipés de l'adaptateur "Littlejohn".

APDS = Armour Piercing Discarding Sabot, Perforant à sabot détachable, ce type d'obus perforant a été mis au point par la France avec les obus Brandt de 75/57 ou de 37/25 consistant en un projectile sous-calibré. Des obus de ce type ont été distribués pour les canons britanniques de 6-pdr et de 17-pdr à partir de mars 1944;

APFSDS = Armour Piercing Fin Stabilized Discarding Sabot, Perforant à sabot détachable stabilisé par ailette (également appelé obus flèche) où le projectile sous-calibré a un rapport diamètre: longueur supérieur à 1:10. Ce type de projectile est celui que l'on retrouve sur les chars modernes avec un pénétrateur en tungstène ou en uranium appauvri. La grande vitesse initiale de ces projectiles les rend dangereux à des distances beaucoup plus importantes que leur portée pratique (durant la Guerre du Golfe, des projectiles tirés par des chars Abrams ont été retrouvés à une centaine de kilomètres de l'endroit où ils avaient été tirés...)

Un autre type de munitions antichars agit non par impact, mais par explosion d'une charge dédiée :

HEAT = High Explosive Anti-Tank, obus à charge creuse. Ce type de munition fait appel à l'effet Neumann pour créer un jet de métal en fusion qui va traverser le solide. L'efficacité des munitions à charge creuse est directement liée à son diamètre, en règle générale la capacité de perforation d'une charge creuse sera de 1,5 à 2,5 fois son diamètre (jusqu'à 7 fois sur des charges creuses modernes). La charge est moulée en forme de cône inversé. L'arrière et les flancs sont en matériaux lourds, alors que le cône est en matériaux plus légers (cuivre ou étain). L'explosion de la charge transforme le métal du cône en un jet de métal en fusion se déplaçant à vitesse hypersonique (jusqu'à 25 fois la vitesse du son). C'est ce jet de métal qui va percer le blindage. Les allemands ont utilisés ce type de munition dès l'été 1940 avec le Panzergranate 38, tiré des canons courts de 75 mm du PzKpfw IV et StuG III. La grenade antichar britannique No.68 faisait appel au même principe fut également introduite en 1940 ;

HESH = High Explosive Squash Head, Explosif brisant à ogive plastique. Ce type de munition est surtout utilisé par les britanniques qui l'ont développé au cours de la Seconde Guerre mondiale comme arme anti-fortifications. L'explosif s'écrase contre le blindage avant d'exploser, l'onde de choc traversant le blindage pour détacher des morceaux de métal de sa face interne qui vont balayer l'intérieur du char...

B- Les munitions explosives:

Il s'agit des classiques munitions d'artillerie portant toutes une charge d'explosifs qui explosent à l'impact ou à faible distance du sol, l'efficacité de la munition dépendant de la quantité et du type d'explosif dont l'obus est chargé.

HE = High Explosive, Explosif... pas grand chose à rajouter...

HEI = High Explosive Incendairy, Explosif incendiaire;

HE FRAG = Explosif à fragmentation, agissant plus par éclats que par effet de souffle;

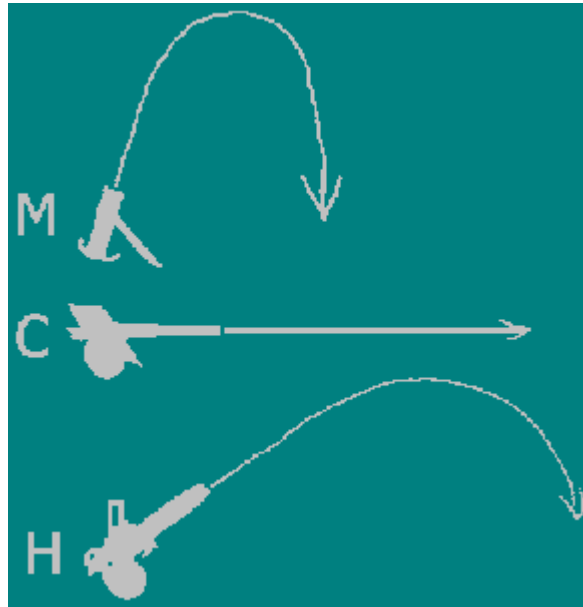
HE A/PERS = Explosif à fragmentation antipersonnel (à noter qu'il existe également des HEAT FRAG...).

C- Les autres munitions :

CP = Concrete Piercing, Perforant anti-béton;

Cluster = obus à sous munitions;

Chimique, fumigène, éclairant, nucléaire, des obus d'artillerie peuvent également être utilisés pour transporter des messages ou des tracts de propagande....



Trajectoires de tir d'un mortier, canon et obusier

Sources :

- <http://www.quarry.nildram.co.uk/ballistics.htm>
- Balistique terminale, Bleu Marine, 100 p. <http://pros.orange.fr/bleu.marine/index.html>
- Revue Militaire Canadienne, http://www.journal.forces.gc.ca/frgraph/home_f.asp
- <http://fr.wikipedia.org/wiki/Balistique>

Illustrations :

- canon ordnance, QF, 18-pdr
- obusier ordnance, QF, 4.5-in.
- canon obusier ordnance, QF, 25-pdr
- canon antichar ordnance, QF, 2-pdr



1^{ère} partie - Les relations germano-polonaise jusq'en 1938

L'état Polonais de 1939 est relativement jeune : il est proclamé le 3 novembre 1918 par des nationalistes polonais, qui, voyant que les nations d'Europe Centrale s'effondrent, constituent un Conseil de Régence donnant le pouvoir à Jozef Pilsudski, ancien dirigeant des troupes polonaises de l'armée Autrichienne. Un gouvernement est formé avec l'aide d'Ignace Paderewski et d'autres dirigeants polonais de retour d'exile le 17 janvier 1919. Néanmoins, les frontières définitives du pays ne seront tracées que bien plus tard, par trois traités différents (Versailles le 28 juin 1919, Saint Germain le 10 septembre 1919 et Riga le 18 mars 1921).

Le point important de ce dessin, est l'existence d'un corridor donnant à la Pologne un accès à la mer, au niveau de la ville de Dantzig. Ce couloir coupe littéralement le territoire allemand en deux, séparant la Prusse Orientale du reste du territoire. De plus, la ville est peuplée majoritairement par des allemands, et est un port important. A l'origine ville libre sous autorité polonaise, la cité est rapidement investie complètement par la Pologne, appuyée par la France, et ce malgré les vives protestations allemandes.

La situation n'évolue pas dans les années qui suivent, à cause des troubles économiques et sociaux minant l'Allemagne. Mais avec l'arrivée au pouvoir d'Hitler en 1933, cette relative bonne entente semble être remise en cause. Et pourtant, le 26 janvier 1934 est signé un pacte de non-agression entre les deux nations, sensé durer 10 ans, dans le but, selon Hitler, « d'améliorer [ces] relations dans l'intérêt de paix ». Le dirigeant nazi réaffirme l'importance de ce traité le 30 janvier 1937 devant le Reichstag, malgré qu'il ait remis en place la conscription et réorganisé la Wehrmacht.

L'annexion des Sudètes et la crise tchécoslovaque fit douter au monde entier des véritables intentions d'Hitler. Mais la Pologne, bien que prudente, profita de la situation pour annexer la zone industrielle de Teschen le 2 octobre 1938, une province appartenant théoriquement à la Tchécoslovaquie.

La crise du Corridor de Dantzig et l'échec de la diplomatie

Le 24 octobre 1938, le ministre des affaires étrangères du Reich Joachim von Ribbentrop commença à sonder l'opinion du gouvernement polonais sur le couloir de Dantzig. Il proposa que Dantzig reviennent à l'Allemagne, tout en laissant aux polonais des accès routiers et ferroviaires, et demande aussi la construction d'une voie ferrée traversant le corridor. En échange de ces concessions, le Reich garantirait les frontières et étendrait de 25 ans le pacte de non-agression. Le gouvernement polonais rejeta cette offre.

En mars 1939, des événements politiques en Tchécoslovaquie mènent à l'indépendance de la Slovaquie (qui se placera sous la protection du Reich) et à la dissolution de l'état, la Bohême-Moravie étant occupée par le Reich dès le 15 mars. Dès lors, le Premier Ministre anglais Neville Chamberlain s'inquiète, et le 31 du même mois, il déclare devant la Chambre des Communes que la France et la Grande Bretagne assisteraient la Pologne en cas d'attaque. La Pologne se décide à n'accepter aucune proposition allemande, craignant que si elle cédait elle subirait le même sort que la Tchécoslovaquie

Le 28 avril, Hitler dénonce devant le Reichstag le traité de non-agression avec la Pologne. Il y alors, théoriquement, un préavis de six mois avant que les hostilités ne puisse éventuellement débuter. Le dirigeant nazi annonce de plus que le problème de Dantzig doit être résolu. A la même période, à Dantzig, la propagande fait rage, et la population se soulève de plus en plus.

Après avoir eu l'assurance de la « neutralité amicale » des Italiens le 22 mai, il ne reste plus à Hitler que d'obtenir au moins aussi bien de la part de Moscou, qui sera obtenu le 23 août. Mais auparavant, Hitler a préparé les « incidents » qui lui permettront d'obtenir un casus belli avec l'aide de Reinhardt Heydrich, et Dantzig a été infiltrée par des agents SS et militaires en civils, pour entretenir les troubles.

Le 29 août à 19h15, von Ribbentrop envoie un ultimatum à la Pologne par le biais de l'ambassadeur de Grande-Bretagne, Mr. Henderson. Un envoyé plénipotentiaire devait se rendre à Berlin avant le lendemain à minuit pour négocier un arrangement.

C'était mission quasiment impossible, et aucun envoyé n'apparut. Ribbentrop s'entretint alors avec les ambassadeurs de Pologne et de Grande-Bretagne, pour leur signifier les demandes de son gouvernement : un plébiscite devait être tenu dans la région du Corridor, et Dantzig devait être restituée au Reich sans conditions. Il ajouta que les négociations étaient finies. Tout cela fut fait sans aucun respect des traditions diplomatiques : aucun traducteur n'était présent, et aucune copie écrite de la déclaration ne fut distribuée, comme le voulait l'usage.

Dès lors, il n'y avait aucune autre alternative pour Hitler que de lancer la guerre pour laquelle il s'était préparé depuis le mois de mai. Le 31 août, le Führer signe la « Directive N°1 sur la conduite de la guerre », fixant l'heure de l'attaque sur la Pologne pour 4h45 le lendemain matin.

Les positions défensives polonaises

Erich von Manstein, à l'époque chef d'état major du groupe d'armée Sud, donne dans ses mémoires la description suivante des forces polonaises. En temps de paix, les forces sont décrites à trente divisions d'infanterie, onze brigades de cavalerie, une division de Montagne, deux brigades motorisées, auxquels s'ajoutent des corps de défenses de frontières et des bataillons de Garde Nationale (O.N.), ainsi que quelques troupes navales stationnées à Gdynia-Hel. En sus, l'armée polonaise dispose d'un millier d'avions.

Cette force assez importante est néanmoins victime de l'ancienneté de son matériel. Les chars sont en nombre peu important et sont pour la plupart du matériel léger. Les avions sont assez vieux et peu fiables. La doctrine polonaise est elle aussi en retard. Mais le pays dispose d'importantes ressources humaines. L'OKH estime que la Pologne peut doubler le nombre de division disponible en promulguant la mobilisation générale. Dans les faits, seules une dizaine de division de réserve purent être rassemblées et équipées avant la fin des hostilités.



Le Haut-Commandement Polonais a disposé ses forces selon la stratégie basique, et dépassée, de défendre les frontières, en ne faisant aucune concession territoriale. Ainsi, les forces sont étalées sur les milliers de kilomètres de frontières avec l'Allemagne. En Prusse Orientale, sur la ligne Bobr-Narew-Vistule, un regroupement de deux divisions d'infanterie et de deux brigades de cavalerie sont rassemblés entre Suwalki et Lomza, protégeant l'aile droite de l'armée Modlin, disposant elle de quatre divisions d'infanterie et de deux brigades de cavalerie postée à Mława.

L'armée Pomorze, protégeant le corridor de Dantzig, possède une division d'infanterie en plus et une brigade de cavalerie en moins. Postée sur l'ouest de la Vistule, elle protège le corridor sur une ligne allant des villes allemandes de Stolp à Schneidemühl.

Du fleuve Warta à la Slovaquie, trois armées protègent les frontières, appuyées par une quatrième dans les terres. A l'ouest de Poznan, l'armée du même nom a le même effectif que celle de Modlin, tout comme celle plus au sud, à Wielun, l'armée Lodz. L'armée de Cracovie à la charge du plus grand front, entre Czeszochowa et Nowy Tary à la frontière germano-slovaque. Elle dispose pour cela de six divisions d'infanterie, d'une brigade de cavalerie et d'une brigade motorisée. Enfin, à l'ouest de Radom, entre Kielce et Tomaszow, s'est réuni l'armée de Prusse, avec les mêmes forces que la précédente, la brigade motorisée en moins.

Enfin, l'armée des Carpathes protège l'accès via la Slovaquie au territoire Polonais. Elle ne dispose pour cela que de divisions de réserves et de bataillons de la Garde Nationale. Pour finir, les seules réserves de l'armée polonaises sont aux alentours de Varsovie (de Modlin à Lublin), et ne disposent que de trois divisions d'infanterie et d'une brigade motorisée postée sur la Vistule.

Mais Manstein décrit ici le rapport de renseignement dont dispose l'OKH (Oberkommando der Wehrmacht) en avril 1939. Les archives polonaises nous donnent plus de précisions sur le dispositif au 1^{er} septembre. Ainsi l'armée Modlin ne dispose en réalité que de deux divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie, mais a bien une réserve de trois divisions qu'elle partage avec l'armée Narew. Les armées Poznan et Lodz sont estimées correctement mais disposent à elles deux d'une réserve de deux divisions d'infanterie. L'armée de Cracovie est sous estimée par l'OKH. Elle ne possède pas six mais sept divisions d'infanterie. L'armée de Prusse quant à elle est en réalité une réserve générale, dotées de 8 divisions d'infanterie, d'une brigade de cavalerie et surtout d'une brigade blindée. Enfin, l'armée des Carpathes est bien plus puissante qu'imaginée : elle dispose de trois brigades de montagne, et d'une réserve de deux divisions d'infanterie ! Il y a donc trente-neuf divisions d'infanterie disponible au 1^{er} septembre. Pour la défense des officiers de renseignements de l'OKH, une partie de ces divisions étaient des divisions de réserves partiellement et peu à peu mobilisées à partir du 23 mars.

De plus, la Pologne a calqué son système de conscription sur le modèle français. Une mobilisation générale de la classe 1898-1915 (24 à 42 ans) permettrait ainsi de lever un million et demi d'hommes plus ou moins formés, et une seconde vague de la classe suivante (43 à 52 ans) apporterait 560 000 hommes en plus, bien que moins utiles sur le plan militaire.

Von Manstein analyse et critique le positionnement stratégique polonais. En effet, d'après lui, ce type de défense surannée finit classiquement par la victoire de la plus importante force militaire, surtout face aux tactiques allemandes. Le Général Weygand aurait conseillé au gouvernement polonais quelques années avant la guerre de changer de dispositif et de déplacer le front sur les défenses naturelles formées par les rivières Niemen, Bobr, Narew, Vistule et San, afin de réduire la mobilité des chars allemands et d'éviter tout encerclement par les forces venues de Prusse Orientale. Le problème de cette solution était qu'il donnait à l'Allemagne à la fois le Corridor de Dantzig, mais aussi toutes les zones vitales d'industrie et de l'agriculture polonaise. Début 1938, le Général Kutrzeba, Directeur de l'Académie Militaire Polonaise avait envoyé un mémorandum au Maréchal Rydz-Smigly lui faisant part d'une troisième possibilité permettant de sauver l'ouest du pays et ses activités stratégiques. Reconnaissant l'infériorité de l'armée polonaise face à la Wehrmacht, il proposait la construction d'une succession de fortification de Grudziadz à Poznan, et le long de la frontière en Silésie, d'Ostrowo à Cieszyn en passant pas Czestochowa. Le coût de tout cela était, malheureusement pour la Pologne, bien trop élevé, et les possibilités industrielles du pays trop limitées. De plus, l'annexion des Sudètes puis du reste de la Tchécoslovaquie mit fin à tout espoir de construction par un pays extérieur.

La principale raison de cette stratégie tient principalement du fait que la Pologne n'avait pour but que de gagner du temps, de retarder l'avancée des troupes du Reich le temps de l'intervention des Français et des Britanniques à l'ouest, intervention qui n'eût jamais lieu.



Le dispositif allemand et le plan « Fall Weiß »

L'invasion de la Pologne nécessite la mobilisation d'importantes forces, c'est un pays avec une capacité de défense non-négligeable, et très étendu. Mais c'est aussi un pays dont l'indépendance est théoriquement garantie par la France et la Grande-Bretagne. Hitler décide de courir le risque d'une guerre avec l'Ouest, en comptant sur l'hésitation des dirigeants étrangers à entrer dans un long conflit avec l'Allemagne.

Il est important de noter ici le déséquilibre flagrant du front Ouest, montrant à quel point la situation du Reich serait délicate si la France décidait d'agir. Juste avant l'invasion, les forces françaises sont évaluées à quatre-vingt-dix divisions, et, en l'espace de trois semaines lors de la mobilisation générale, ce sont 108 divisions qui seront levées ! Avec l'immense avantage d'être déjà formés pour leur grande majorité. Face à cela, même après la mobilisation générale, et tant que la Pologne ne sera pas pacifiée, la Wehrmacht ne pourra pas aligner plus d'une quarantaine de divisions.

Il faut donc un plan permettant la fin rapide du conflit à l'Est. « Fall Weiß » est né des stratégies de l'OKW suite à la directive annuelle de l'armée du 3 avril 1939. Chaque armée dut à la suite de cette première ébauche nommer un ou plusieurs états-majors pour diriger les opérations. La Heer choisit les généraux Fedor von Bock (Heeresgruppenkommando 1) et Gerd von Rundstedt (Arbeitsstab Rundstedt). La Kriegsmarine nomme le Marinegruppenkommando Ost (commandement de la Marine Est) et la Luftwaffe les 1. et 4. Luftflotte (General der Flieger Albert Kesselring et Alexander Loehr). Parallèlement, chaque service travaille à l'élaboration d'une partie du plan, le tout étant présenté à Hitler les 26 et 27 avril.

Le concept plait au Führer : une attaque par deux groupes d'armées, au nord et au sud, détruisant l'ennemi dans l'Ouest du pays et capturant Varsovie. Les différents états-majors retenus sont prévenus et la machine se met en marche. Ils se mettent au travail pour préciser le déroulement des opérations. Bock et Rundstedt envoient leurs recommandations à l'OKH fin mai. Le 15 juin est envoyé le premier ordre opérationnel. Il demande aux états-majors de poursuivre les préparatifs selon le plan indiqué, et de mettre au point les détails de leur coordination avec la Luftwaffe. Tout doit être bouclé le 20 juillet.

Le plan final reprend donc le concept original. Le centre sera dégarni de forces au profit du nord et du sud. Deux groupes d'armées (Heeresgruppen) seront donc formés. Le Heeresgruppe Nord, dirigé par le GeneralOberst von Bock (avec le General von Salmuth comme chef d'état-major) commandera la 3. et la 4. Armee. Le Heeresgruppe Süd disposera des 8., 10., et 14. Armee et sera dirigé par le GeneralOberst von Rundstedt. Des gardes frontières et des réservistes seraient postés au centre du front pour faire écran et bloquer toute contre-attaque polonaise.

La 3. Armee, dirigé par le General der Artillerie Georg von Küchler, sera placée en Prusse Orientale et comporterait huit divisions d'infanterie, une brigade de Panzern et une brigade de cavalerie. Son effort majeur sera l'attaque sur Varsovie, une force moins importante étant dévolue à soutenir la 4. Armee dans son franchissement de la Vistule.



Cette dernière est dirigée par le General der Artillerie Günther von Kluge. Elle sera postée à l'entrée du Corridor, de la mer au fleuve Warta. Elle comporterait six divisions d'infanterie dont deux motorisées et une division de Panzer. Elle attaquera vers le Sud et l'Est pour couper les forces polonaises placées près de Dantzig de leurs renforts et sécuriser les voies de communications entre l'Allemagne et la Prusse Orientale. Cette tâche accomplie, elle joindrait la 3. Armee pour son attaque sur Varsovie, la prise de Dantzig étant dévolue aux réservistes allemands déjà présents en ville.

La 10. Armee constitue le fer de lance du Heeresgruppe Süd. Sous le commandement du General der Artillerie Walther von Reichenau seraient placées six divisions d'infanterie, deux d'infanterie motorisées, deux de Panzern et quatre divisions légères, faisant de cette force l'armée la plus importante de l'ordre de bataille allemand. Depuis sa position initiale sur la frontière entre Oels et Gleiwitz, elle devra enfoncer les lignes ennemies et détruire l'armée polonaise bloquée en arrière par la 3. Armee.

La 8. Armee, dirigée par le General der Infanterie Johannes Blaskowitz couvrira son flanc gauche avec quatre divisions d'infanterie. Son objectif principal sera de neutraliser les forces ennemies connues dans les environs de Poznan-Kutno, en partant de la frontière entre Glogau et Oels.

La 14. Armee couvrira le flanc droit de la 10. Armee, sous le commandement du Generaloberst Wilhelm List, avec comme forces cinq divisions d'infanterie, une légère et deux divisions de Panzern. En partant de Gleiwitz jusqu'aux montagnes slovaques, elle devra mettre un coup d'arrêt aux armées polonaises venant de Galice et de Lwow.

Par ce mouvement d'enveloppement, le Heeresgruppe encercle l'armée polonaise dans l'ouest du pays, empêchant par la même occasion la levée des réservistes, alors que le Heeresgruppe Nord bloque le nord et la route vers l'est du pays menant aux marais de Pripyat. La 1. Luftflotte appuiera le Heeresgruppe Nord et la 4. Luftflotte le Heeresgruppe Süd.

Le plan n'évoluera plus jusqu'au lancement des hostilités, bien que le 1^{er} septembre, l'ordre de bataille soit légèrement différent dans la répartition des divisions, suite aux remarques des différents états-majors.

Les préparatifs... et les balbutiements

Parallèlement au développement du plan « Fall Weiß », l'OKW met en place les préparatifs de la guerre. Pour cela, une série de dates clés sont décidées, relativement à un jour « Y », encore non déterminé mais basé sur le 23 août, étant le jour auquel où tout devra être prêt. Ce calendrier sera néanmoins réservé à la coordination des derniers jours avant l'attaque. Auparavant, dès la mi-août, la machine logistique allemande s'est mise en marche. Des trains de la Reichbahn cessent peu à peu leur service régulier pour transférer les troupes vers leurs zones de stationnement. Le régime de guerre ne sera néanmoins appliqué qu'à partir de « Y-1 ». Les autoroutes sont surveillées et sécurisées, le trafic téléphonique et télégraphique est réduit à son minimum. Les précautions sont prises pour couper toute télécommunications avec la Lituanie et la Pologne à minuit le jour « Y ».

Des stocks de provisions sont créés et gérés par chacun des Wehrkreis (régions militaires) accueillant une armée. Des rations, des munitions, du carburant, des pièces détachées pour tous types de véhicule, de l'équipement pour les pontonniers et du fourrage pour les animaux sont entreposés. Quatre dotations journalières doivent être mises à disposition : une sur le personnel (ou son transport), une dans les dépôts de munitions de l'armée dont il dépend, et deux autres prêts à avancer là où il y en aurait besoin. Les troupes stationnées en Prusse Orientale, de part leur isolement, disposent elle de six dotations journalières. Les véhicules ont à leur immédiate disposition de quoi faire 750km. Des points de rassemblements de prisonniers de guerre sont décidés, et les futurs emplacements des hôpitaux de campagne sont choisis.

Les déplacements de troupe se font progressivement à partir du 26 juin. Les derniers mouvements commencent le 23 août, après la décision d'Hitler de fixer le jour « Y » au 26 août. De même, la Kriegsmarine déploie ses unités. Le 19 août, les U-boot quittent Wilhelmshaven pour se poster dans l'Atlantique et près des Iles Britanniques. Tour à tour, le Graf Spee, le Deutschland, le Scharnhorst, le Gneisenau, l'Admiral Scheer et d'autres navires de moindre tonnage sont envoyés dans l'Atlantique et en Mer du Nord pour attaquer les convois des forces de l'Ouest en cas de déclaration de guerre. Le cuirassé Nuremberg est désigné vaisseau amiral pour les opérations en mer Baltique. Le cuirassé Schleswig-Holstein est envoyé en visite diplomatique à Dantzig quelques jours avant la fin août, où il devra rester en mouillage jusqu'au déclenchement des hostilités. D'autres navires, en nombre réduit toutefois, se placent à proximité de Gdynia et Hel, prêts à bombarder les défenses côtières. A la veille du 26 août, tout est prêt pour que la machine de guerre allemande enclenche la première vitesse et fonde sur la Pologne.

Le 25 août, Hitler annula son ordre d'attaque pour le lendemain, à cause de la réaffirmation par les Anglais de leur soutien aux Polonais. Seulement, des unités avaient déjà commencé leurs mouvements vers la frontière et les commandants d'unité eux même durent parfois aller arrêter leurs hommes avant qu'il ne soit trop tard. Une unité ne fut pas prévenue à temps et s'empara d'une position polonaise. Ils durent se retirer en apprenant le changement d'ordre, pour finalement reprendre une deuxième fois cette position seulement quelque jour plus tard ! Au final, le jour « Y » fut déplacé au 1^{er} septembre, et l'heure du lancement des hostilités à 4h45.

La « Blitzkrieg » et l'apathie alliée

Alors qu'à l'heure H - 5 minutes les bombardiers de la Luftwaffe commencent à anéantir les bases aériennes polonaises, les premières heures du conflit se jouent sur mer. Le cuirassé Schleswig-Holstein ouvre le feu sur la forteresse de Westerplatte dans le port de Dantzig, à très courte distance de l'ouvrage défensif, causant d'importants dégâts. Néanmoins les Polonais réussirent à repousser le débarquement qui suivit. Dans le port de Gdynia, dont le minage a été annulé au dernier moment, le destroyer polonais Wicker est coulé par des unités navales légères. Rapidement, la Kriegsmarine met en place un blocus de tous les ports. Les cinq sous-marins polonais réussissent à fuir : 3 en Suède, 2 en Grande-Bretagne.

Sur terre, après de courtes escarmouches avec les gardes frontières, les troupes de la Wehrmacht entrent en Pologne. Les premières hésitations des hommes exposés au feu pour la première fois ne seront corrigées qu'après les premiers engagements plus importants, tout comme les quelques incidents de tirs fratricides.

Dans le secteur du Heeresgruppe Nord, l'avancée se fait dans un brouillard épais. La 3. Armée ne rencontre dans un premier temps que peu de problèmes. La brigade Eberhard prend Dantzig aisément, le XXI. Korps progresse vers Grudziadz, le I. Korps et le « Korps Wodrig » vers Varsovie. Ces deux derniers sont violemment arrêtés dans l'après-midi par les 8^{ème} et 20^{ème} divisions d'infanterie polonaises ainsi que la brigade de cavalerie « Novogrodsha » dans la zone de Mlawa, dont les fortifications abritent de puissantes armes anti-char qui infligeront d'importants dégâts aux « panzers » allemands.

La 4. Armée se trouve face à l'armée Pomorze. Des éléments de la brigade de cavalerie « Pomorska » sont engagés dans la matinée, mais à la mi-journée il apparaît clair au commandement allemand que l'adversaire cherche à se retirer vers le sud-est derrière la rivière Brda. En fin d'après-midi, des escarmouches avec la 9^{ème} division d'infanterie éclatent sporadiquement.

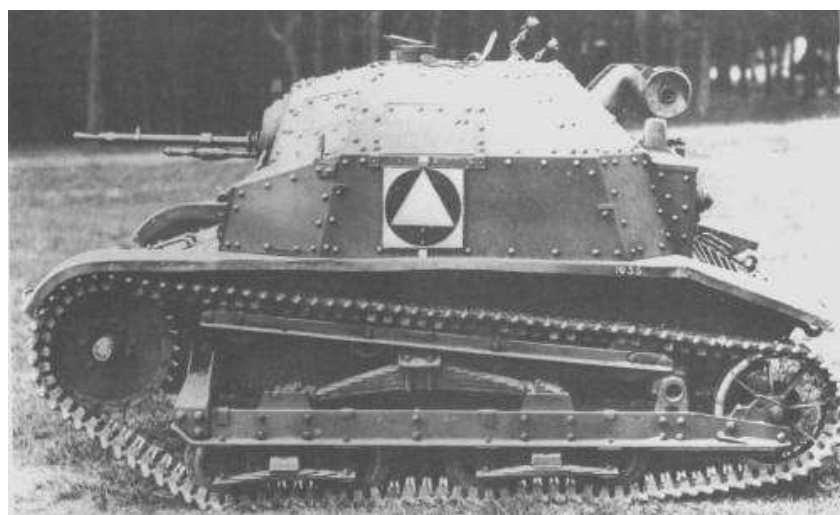
Le 2 septembre, la ville de Tczew est prise par une unité du génie, « Gruppe Medem », qui n'arrive pas à sauver les ponts de la ville, placée stratégiquement sur la Vistule, réduisant les possibilités pour traverser à Gniez et Marienwerder. Dans les alentours de Grudziadz, le XXI. Korps subit une violente contre-attaque, l'empêchant de prendre la ville. Il use néanmoins de son artillerie pour bloquer les ponts et empêcher plus d'unités polonaises de renforcer leurs positions, et le Generalleutnant von Falkenhorst prépare l'assaut pour le lendemain. Le I. Korps n'avance pas plus face à Mlawa, mais le « Korps Wodrig » effectue une percée à l'est de la ville fortifiée. Il est rapidement renforcé par la Panzer-Division « Kempf ». Le plan de la 3. Armée pour prendre Varsovie est revu. Il faut d'abord prendre la forteresse en l'enveloppant grâce aux troupes du Generalleutnant Wodrig, couvert par la 1. Cavalerie-Brigade. Ce point d'appui détruit, les deux corps reprendraient leur marche vers le sud.



La 4. Armée franchit la rivière Brda dans la matinée, et le XIX. Korps arrive à quelques kilomètres de la Vistule. Cette avance fut trop rapide, les lignes de ravitaillement ne pouvant suivre la marche des blindés de Guderian. Les unités de soutien doivent à leur tour combattre les troupes polonaises qui se replient encore pour rejoindre les chars en panne ! Les Polonais ne peuvent à aucun moment user de cet avantage. L'avancée de ce jour enferme dans le Corridor les 9^{ème} et 27^{ème} divisions d'infanterie, ainsi que la brigade de cavalerie « Pomorska ». Les nombreuses tentatives des jours suivants visant à sortir de ce piège se solderont par la destruction de ces unités. De nombreuses sources reportent de fatales charges de lanciers polonais contre les blindés du XIX. Korps, dont l'autobiographie du Général Guderian. Il est probable qu'il s'agissait en fait d'affrontements inopinés : la cavalerie polonaise attaquant une colonne de ravitaillement en attendant seulement de l'infanterie se retrouve face à des blindés et le « cliché » de la charge suicide de cavaliers pensant que les chars étaient en carton est pris, et utilisé à tout va par la propagande allemande. La 10. Panzer-Division est détachée de la réserve de l'armée dans la fin de la journée du 2 septembre et part immédiatement en Prusse Orientale.

Le lendemain, le XXI. Korps lance son offensive contre Grudziadz. Alors que la Luftwaffe paralyse littéralement la 4^{ème} Division d'Infanterie, le corps avance vers la 16^{ème} Division d'Infanterie qui occupe la ville. Les deux forces polonaises réussissent à se retirer en bon ordre malgré de lourdes pertes, et ce grâce aux combats de l'arrière garde dans l'enceinte même de la ville. Le I. Korps envahit Mława avec l'appui du « Korps Wodrig », lui-même gêné dans sa progression par la brigade de cavalerie « Mazowiecka ».

Dans le secteur de la 4. Armée, alors que la 207. Infanterie-Division accule les forces polonaises vers Gdynia, le 3. Korps attaque la 15^{ème} Division d'Infanterie au nord de Bydgoszcz. Les deux armées font jonction à Nowe Swiecie dans la journée. Nous sommes alors le 3 septembre.



Au sud, les premières heures de la guerre se feront sous un ciel plus clément. Le gros des forces rencontre peu de résistance, et à la fin de la journée certaines unités auront avancé de près de 25 kilomètres à l'intérieur des terres, malgré la destruction de nombreux ponts et portions d'autoroute par les Polonais. La nouvelle « guerre de mouvement » fait son œuvre ici plus qu'ailleurs. Les chars doublent les unités d'infanterie adverses et laissent leurs propres fantassins s'en charger, tout en étant appuyé par les bombardiers en piqué de la Luftwaffe.

La 8. Armée reporte des contacts entre le XII. Korps et la 10^{ème} Division d'Infanterie (Armée Lodz) se repliant vers Kalisz, ainsi qu'entre le X. Korps et les 14^{ème} et 25^{ème} Division d'Infanterie et la Brigade de Cavalerie « Wielkopolska » se retirant vers le nord et l'est.

La 10. Armée a quant à elle rencontré sur le front du XV. Korps la Brigade de Cavalerie « Krakowska », la 7^{ème} Division d'Infanterie en face du IV. Korps, les 28^{ème} et 30^{ème} Division d'Infanterie en face du XVI. Korps et la Brigade « Wolyńska » face au XI. Korps. De fait, ces forces ne mènent qu'un combat d'arrière-garde pour permettre au gros des troupes de se replier.

Les combats les plus durs de la première journée de la guerre pour le Heeresgruppe Süd ont lieu dans le secteur de la 14. Armée. En effet, le XVII. Korps, qui part de la frontière Moravienne, se retrouve face à l'importante résistance de la 21^{ème} Division de Montagne qui occupe la Passe de Jublunka. Elle n'est libérée qu'à la fin de la journée. Appuyé par le VIII. Korps sur sa gauche, le corps repousse les 5^{ème}, 6^{ème} et 23^{ème} Divisions d'Infanterie qui doivent se retirer en direction de Cracovie. Le XVIII. Korps emmène quant à lui ses 2. Panzer-Division et 4. Leichte-Division vers Nowy Targ et en chasse la Brigade de Cavalerie Blindée « Rzeszow ». Des villages frontaliers sont occupés par les troupes slovaques avant la fin de la journée. **A suivre**